

60
1976

Sommaire

**Les Prêtres-Ouvriers
se confrontent avec des prêtres au
travail du Maghreb et d'Afrique Noire** p. 5

Thèmes de confrontation p. 33

Des solidarités convergentes
P. Judet p. 47

La visite des mages
P. Derouet p. 53

Nous avertissons nos lecteurs que, pour la plupart d'entre-eux, leur abonnement se termine avec ce numéro 60. Qu'ils aient la gentillesse de le renouveler sans tarder.

Abonnement ordinaire	30 F
Abonnement de soutien	40 F

**LETTRE AUX COMMUNAUTES
DE LA MISSION DE FRANCE
C. C. P. : PARIS 21.596.44 V.**

Des prêtres-ouvriers se confrontent avec des prêtres au travail du Maghreb et d'Afrique Noire

Ce texte est celui de la communication faite par Jean REMOND à l'Assemblée des Evêques à Lourdes, pendant l'après-midi consacrée à la Mission de France et à la Mission ouvrière. Il a été remis à l'ensemble des participants.

Axes et enjeux de la rencontre d'août 76

Il n'est jamais facile de donner un écho fidèle d'une rencontre : la chaleur de l'amitié, la densité du vécu, la spontanéité des questionnements mutuels, la rude vigueur de la confrontation ne se laissent pas fixer sur un papier. Il faut pourtant s'y risquer tant il est évident que ce qu'ont vécu, en août, une quarantaine d'entre nous concerne toute la Mission.

Participants

Pour rendre possible une vraie confrontation, le nombre des participants avait dû être arrêté au chiffre de 40. Presque la moitié venait du tiers monde : Tunis, Annaba, Alger, Abidjan, Douala, Yaoundé, Kinshasa... L'Amérique latine n'avait pu être présente que par le canal de contributions écrites. Du côté « hexagone », beaucoup d'équipes de P.O. étaient représentées ; s'étaient également joints des délégués d'ateliers (Tiers monde, Emigrés, Ruraux ouvriers), ainsi que des membres de l'équipe centrale et des services.

Déroulement

Il n'est pas aisé de rendre compte en détail du cheminement de la rencontre. Se trouvaient réunis des gens dont les routes ne s'étaient pas

croisées depuis longtemps. Aussi, aucun programme précis n'avait été fixé à l'avance : le cadre proposé visait seulement à rendre possible une confrontation en profondeur.

Toutes la première journée a été consacrée à des carrefours : prêtres ouvriers, prêtres au Maghreb ou en Afrique Noire, nous avons pu prendre connaissance de ce que nous étions devenus les uns et les autres,

- quelles sont nos situations et nos engagements ?
- quels sont nos grands axes de recherche ?
- quelle est la manière dont nous vivons la foi et le ministère ?

De longs partages en petits groupes ont rendu possible un feu croisé d'interpellation de P.O. à tiers monde et vice versa, mais aussi de P.O. à P.O., et de pays du tiers monde à d'autres pays du tiers monde.

La seconde journée a permis de faire un pas de plus et d'identifier les thèmes sur lesquels la confrontation pourra se poursuivre et s'élargir avec la participation de bien d'autres. On trouvera plus loin dans les pages 33 et sq. les thèmes retenus et les pistes de recherche proposées par les carrefours.

L'objectif du présent compte rendu est de fournir à tous un survol de la session : faire ressortir quelques-uns des axes autour desquels s'est nouée la rencontre, mettre en évidence quelques-uns des enjeux que comporte cette démarche. Volontairement, le texte est émaillé de citations : on y reconnaîtra la tonalité propre aux P.O. ou à ceux du tiers monde.

**

Trois approches qui s'emboîtent successivement s'efforceront d'illustrer la démarche de la rencontre :

- I. La confrontation de nos chemins dévoile l'enjeu de la rencontre d'hommes différents.
- II. Comment est-il possible que les hommes avec qui nous vivons se découvrent concernés par Jésus-Christ ?
- III. Ensemble responsables de la proposition d'une parole.

La confrontation de nos chemins dévoile l'enjeu de la rencontre d'hommes différents

Des hommes enracinés depuis dix ou vingt ans dans des lieux culturels variés. Alger, Annaba, Tunis, pour le Maghreb ; Cameroun, Zaïre, Côte-d'Ivoire, pour l'Afrique noire ; du bâtiment à la métallurgie ou à la mécanique, de Fos au Havre, telle est la gamme des insertions des participants.

Une recherche souvent partagée et menée en commun — partout où des petits collectifs d'Eglise sont possibles : avec d'autres militants chrétiens de la classe ouvrière ; avec des religieuses, des prêtres et quelques rares chrétiens arabes au Maghreb ; une participation beaucoup plus large à la vie des églises locales et un partage fraternel avec les prêtres autochtones en Afrique noire.

Ce sous-sol et ces solidarités longuement nouées ne doivent pas être oubliés lorsqu'on veut mesurer les chemins parcourus dans la rencontre d'hommes différents.

***Au fil des années
des liens
se sont tissés***

***L'un d'entre eux ou
encore étranger ?***

Dans la diversité des situations et des engagements, une constatation s'impose : quelque chose de très fondamental se joue dans notre manière de rencontrer les hommes.

En France

Par le travail, la solidarité vécue et les engagements, les prêtres ouvriers sont partie prenante de la classe ouvrière. Ils

peuvent se risquer à dire ce qui est en jeu dans la classe ouvrière parce que — comme les militants ouvriers chrétiens et souvent avec eux (A.C.O., J.O.C., etc) — ils en partagent pleinement les conditions de vie et participent activement au dynamisme du mouvement ouvrier.

Dans les pays du tiers monde

« A Alger, avec le temps, nous découvrons que par le travail, malgré les liens nombreux qui se sont tissés, nous ne sommes pas devenus l'un d'entre eux et que nous ne le serons jamais réellement, alors qu'au point de départ nous avions pensé que ce serait possible. Et le fait d'être naturalisé algérien ou celui de parler couramment l'arabe ne change rien au fond du problème. Nous demeurons des étrangers. »

« Il faut vivre parmi les Zaïrois et partager quelque chose de leurs joies, de leurs peines, de leurs palabres, connaître leurs formes de justice, d'échange, de morale familiale, leur comportement social traditionnel ; il faut avoir accompagné les citadins dans leurs villages d'origine pour prendre conscience que plus on s'intègre à leur vie, ce à quoi bien peu de blancs se sont risqués, plus on devient étrangers ... et en même temps plus on change. »

Ceci est vécu dans le contexte de peuples qui cherchent, non sans tensions, à retrouver leur authenticité et à conquérir leur indépendance économique et culturelle. Une revendication analogue est perçue au sein de la classe ouvrière française de la part des travailleurs étrangers qui veulent être reconnus pour ce qu'ils sont. Dans bien des pays d'Afrique, cet affrontement culturel est souvent radicalisé dans une difficile conquête de l'unité nationale. Dans les pays à forte influence musulmane, l'affrontement est rendu encore plus difficile par une emprise totalisante de l'Islam.

« De plus en plus, en Algérie, même naturalisés, nous sommes classés comme une catégorie sociale à part et nous sommes poussés sur les franges : marginalisés par rapport aux organisations syndicales ou politiques. »

Mais par un choc en retour, ce constat africain vient éclairer certains aspects de la vie des prêtres ouvriers :

« En France, le fait de parler la même langue peut être un piège qui voile l'étrangéité réciproque : avec des ouvriers

marqués par le marxisme, par exemple, on peut découvrir, au bout d'un long compagnonnage, que nos histoires et nos enracinements culturels sont très différents et que les mots n'ont pas le même sens pour les uns et pour les autres : une très grande proximité peut cacher une réelle difficulté pour se comprendre en profondeur. »

**Une rencontre
s'est pourtant
réalisée**

Bien des témoignages l'attestent :

« Etrangers mais présents » (Yaoundé). « Si nous avons une présence significative, ce ne peut être que comme étrangers » (Douala). « La différence culturelle, lorsqu'elle est reconnue, n'est pas un obstacle absolu à la communication ». « Par l'amitié, une certaine proximité et une certaine communion se réalisent » (Abidjan). « Lorsqu'il s'agit de gens de cultures totalement différentes, les mots peuvent en partie servir à communiquer, mais, finalement, seul le cœur et les gestes permettent de comprendre et de partager » (Kinshasa).

Pour illustrer la démarche intérieure qui permet une rencontre en profondeur, les maghrébins ont utilisé une expression empruntée au dialogue inter-religions. Ils ont parlé d'un *passage de la tolérance à la liberté de conscience*. « L'Islam, comme le cristianisme, se veut tolérant mais cela signifie seulement accepter l'autre tel qu'il est et rester soi-même tel qu'on est. Dans cette coexistence, il n'y a pas de changement possible, de rencontre ou d'écoute véritables : ce sont deux idéologies, deux suffisances qui se côtoient, et c'est une manière subtile et efficace de rester sur ses positions. La liberté de conscience au contraire reconnaît que l'autre en ce qu'il est, avec ses différences et ses richesses, nous interpelle en ce que nous sommes. La liberté de conscience permet une rencontre de l'autre, car elle joue la vulnérabilité et la confiance en l'homme. » (1).

Dans la rencontre des autres, dans la recherche et le partage, quelque chose d'essentiel se réalise lorsque le réflexe de peur peut être dépassé et qu'on accepte, dans une certaine nudité, d'être bousculé par l'autre. « Une fois reconnue l'égalité nécessaire pour un échange, il ne faut pas se contenter d'une coexistence où l'on fait ami-ami, mais savoir regarder nos diffé-

(1) Session régionale du Maghreb, Tunis Pentecôte 1975,
(Lettre aux Communautés, n° 56)

rences et s'enrichir mutuellement de ce que portent de meilleur les uns et les autres » (Clermont). « Alors des relations, au plan amical, atteignent un certain niveau mystique où sont mises en partage les attitudes à l'égard du monde et de l'homme, à l'égard de la vie, parfois à l'égard de Dieu » (Alger).

Nous avons à vivre cela même lorsque la réciprocité n'est pas acquise, même si nos camarades n'attendent apparemment rien de nous.

— On signale en France combien nous avons reçu d'amis communistes ; mais beaucoup d'entre eux ne pensent pas avoir quelque chose à apprendre des croyants.

— « En Algérie, dans la phase exigeante où s'affirment à la fois leur volonté d'indépendance et la reconquête de leur personnalité, nos partenaires ne reconnaissent pas, pour la valeur que nous y mettons, nos motivations profondes d'existence et d'engagement. Pourtant ma présence dans ce milieu est la chose la plus importante pour moi. »

Une question a été posée à un Algérois présent au Maghreb depuis plus de 25 ans : « Et si, un jour, tu étais exclu de la construction de l'Algérie, y resterais-tu ? ». Voici sa réponse : « Oui, pour méditer et pour inventorier les questions qui se posent aux hommes ».

A la recherche de la vérité de l'homme

Cette affirmation pourrait étonner, car elle est significative d'un long chemin parcouru. C'est qu'en effet — en classe ouvrière ou en Afrique — les hommes, individus et collectifs, sont devenus premiers pour nous, non seulement comme prochains à aimer, mais comme lieu de découverte de nouvelles facettes du mystère de l'homme.

De fait la vie partagée nous introduit en un espace où se posent quotidiennement les questions de l'homme. « Attentifs à la vie humaine, nous nous interrogeons sur le fond. » Situés sur des terrains où les hommes cherchent à se mettre debout, à conquérir leur autonomie, et à prendre leurs responsabilités,

nous sommes également sur un terrain où les hommes cherchent à se réaliser et à se comprendre. Dans les luttes de libération au tiers monde, ou, en classe ouvrière dans la volonté d'arracher les hommes à la crise et au chômage, un peu partout, à partir d'événements ou de situations concrètes, les questions fusent : Qu'est-ce que l'homme ? Qu'est-ce que la vie ? Quelle est la vérité de l'homme ? Qu'est-ce que le socialisme que nous cherchons à bâtir ? Quelle société se construit en Afrique ? Quel avenir humain pour l'homme ? Les recherches sur le sens sont au centre de nos démarches et de nos dialogues.

Mais nos regards peuvent être trop courts : au risque d'opérer une réduction idéologique, nous pourrions privilégier une seule dimension de l'homme, par exemple sa vie militante. Dans cet horizon, ont été lancées par les prêtres ouvriers des expressions comme celle-ci : « Nous devons avoir le souci de toutes les figures de l'homme, être attentifs à toutes les dimensions d'un bonhomme ». « La bagarre syndicale te prend tellement que tu peux devenir polarisé si tu ne sais pas prendre un peu de recul. » « Le régime actuel te fait vivre dans un système capitaliste dans lequel tout le confort que tu as, tu le dois à l'exploitation des autres : l'urgence des problèmes que tu as à prendre en charge ne doit pas te faire passer au deuxième plan ce genre de choses. »

**

Les engagements des équipes de prêtres ouvriers et des équipes du tiers monde sont vécus dans des conditions si différentes que des interpellations significatives sont engagées : Aux uns, la solidarité exige de prendre part aux combats du mouvement ouvrier ; aux autres, parce qu'étrangers, le domaine politique est interdit. La diversité déboucherait facilement sur une incompréhension : chez les prêtres ouvriers s'intéresse-t-on seulement au collectif ? En Afrique, est-on uniquement présent aux personnes ? Pour les uns, le syndicalisme serait-il le seul lieu de la découverte de l'homme ? Les autres ne risquent-ils pas d'être tellement marginalisés qu'ils n'auraient ni prise sur les événements, ni surtout moyen d'être sensibilisés aux transformations de l'homme ?

« La visée de nos vies se trouve au-delà des engagements que nous pouvons avoir en France et des engagements que vous n'avez pas de la même façon en Afrique. Pour les uns comme

pour les autres, tout ce qui touche à l'annonce de l'Evangile passe par des réseaux collectifs où se posent de façon significative les questions de l'homme. » Dans notre manière de vivre — tout comme dans notre manière de vivre la foi — nous ne pouvons faire comme si nous n'étions pas situés dans le champ politique.

Et, en même temps, est réaffirmée la volonté d'un partage de vie qui atteigne un niveau fondamental. « Ma conviction profonde : mettre en œuvre tout ce qui peut favoriser rapprochement et amitié. Les idéologies, il en faut, mais ce n'est pas tout ; les organisations, ce n'est pas tout. Ce qui reste, c'est l'amitié » (Vitry).

***Interrogation
sur l'homme,
lieu
d'interrogation
sur Dieu***

Dans les creusets bouillonnants où nous sommes situés, lorsque nous sommes compromis dans les efforts de libération et de construction d'un avenir plus humain, une conviction grandit : à travers ces combats et ces interrogations partagées, nous atteignons au plus profond du mystère de l'homme.

Mais ces rencontres ne vont pas sans bousculer profondément nos existences. « A partir de tout cela, quelque chose a changé dans ma vie ; il y a un pôle d'existence qui n'est plus le même : le travail, l'activité humaine ... Je ne les considère plus comme des moyens, comme des tremplins d'apostolat pour atteindre les gens à évangéliser. Au contraire je me dis que, maintenant, mon apostolat peut être de partager l'existence de ceux avec qui je vis et de les aider à tenir debout, et moi-même à tenir davantage debout par eux et avec eux, en les respectant profondément dans ce qu'ils sont, en entrant dans un partage où j'essaie de donner le meilleur de moi-même et où je reçois d'eux ce qu'ils peuvent m'apporter d'original. Ceci me transforme moi-même, m'enrichit. Cela me donne une dimension humaine plus large et plus universelle » (Constantinois). Ces mots ou des expressions analogues pourraient décrire l'itinéraire de bien des prêtres ouvriers.

Mais une interrogation est sur toutes les lèvres, que formule ainsi le même prêtre du Constantinois : « C'est bien joli tout ça, mais est-ce que je ne tombe pas dans une sorte de nouvel humanisme ? Et puis après, qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi couper encore les choses en deux ? Nous avons été pétris de dualisme, on a tout coupé en deux. Quant à moi, je ne peux

**Les limites
du dialogue
sur le terrain
du « religieux »**

pas faire de partage dans ma vie entre ce qui est de l'humain et ce qui est de la foi ; ce qui est du chrétien, ce qui est du sacerdoce, etc. Tout cela est très lié. Donc, je considère que ma foi n'est pas éliminée, elle n'est pas en veilleuse, elle est profondément imbriquée dans tout cet humain ; mais je dirais que ce n'est pas n'importe quel humain que je désire, pas un humain tronqué, mais un humain dans toutes ses dimensions y compris dans sa dimension religieuse ... »

L'hésitation rebondit lorsque nous constatons que presque jamais dans la vie ouvrière ne se pose la question de l'existence ou de l'inexistence de Dieu. Très vite les conversations sur des sujets dits religieux plafonnent : elles atteignent rarement la profondeur des interrogations partagées sur la vie humaine et son sens.

Les prêtres présents au Maghreb ont apporté un élément important lorsqu'ils ont formulé quelques réflexions à propos du dialogue sur le terrain du « religieux ». « Bien qu'il se fasse surtout au niveau des " spécialistes " de chaque religion — Islam ou christianisme —, il vaut sans doute mieux qu'il y ait dialogue plutôt que rien, ignorance ou mépris. Par ailleurs est éliminée toute conciliation des systèmes religieux par la recherche d'un commun dénominateur : le dialogue permet de clarifier les positions des uns et des autres et de les mieux comprendre. »

« Mais, dans la vie quotidienne, nous répugnons aux dialogues sur le terrain " religieux ". Abordant une autre foi religieuse, nous ne disons pas que le dénominateur commun entre chrétiens et musulmans est notre foi en Dieu, comme on nous le dit si souvent. Si nous n'avons d'accès au Père que par Jésus-Christ, est-il si certain que nous vivions la même réalité de Dieu que nos amis musulmans ? Par ailleurs, l'expérience nous prouve qu'en partant d'un dialogue sur Dieu, nous risquons de nous enfermer définitivement dans des univers clos et différents » (Annaba).

Ces remarques ne jettent-elles pas un éclairage indirect sur les quiproquos qui renaissent sans cesse, dans la classe ouvrière, en ce qui concerne le mot Dieu et le langage « religieux » ?

**Profondeurs
insoupçonnées
des recherches
sur l'homme**

Le terrain commun sur lequel on revient sans cesse est celui de l'homme, de sa vie, de ses problèmes, de son avenir. Mais ces mots ne cachent-ils pas une profondeur insoupçonnée ?

« S'instaure en nos vies un va-et-vient continuuel entre expérience ouvrière et écoute de la parole. Cela se vit souvent dans un profond silence, mais le silence de nos paroles n'est pas celui de nos consciences. »

Venues d'un peu partout une constellation d'expressions analogues apparaissent. « A la recherche de l'homme et de Dieu. Est-ce que ce n'est pas tout un ? » « Là où se rencontre le mystère de l'homme, le mystère de Dieu n'est-il pas présent ? » Peu à peu, un itinéraire se dessine : « Vivre et comprendre la foi au carrefour des interrogations des hommes » disent les prêtres ouvriers.

Des précisions sont apportées : « Tout ce qui tourne autour de l'homme et de son avenir revient sans cesse et pas seulement comme une curiosité intellectuelle, mais parce que finalement c'est la raison des engagements pris par les uns et les autres. Nous nous sommes dit que les combats que nous menions étaient vraiment des combats pour l'homme. Tout nous pousse à cela, c'est trop évident ... Les croyants que nous sommes se posent aussitôt une question : " Quelle Eglise, témoin de quel Dieu, sera crédible ? " — Une Eglise engagée dans ces combats pour l'homme, bien sûr ; mais aussi une Eglise qui témoigne que ces combats sont les combats de Dieu pour l'homme. Le Combattant suprême c'est bien le Dieu créateur qui a risqué un homme à son image et à sa ressemblance et dont la gloire est de voir cet homme vivant ... L'Eglise — nous-mêmes — prend-elle au sérieux, comme Dieu, les combats pour l'homme ? On aimerait que l'Eglise s'indigne davantage contre tout ce qui empêche l'homme de voir, d'entendre, d'agrandir son cœur, pour rendre plus crédible l'annonce de " ce que l'œil n'a jamais vu, l'oreille jamais entendu, de ce qui n'est jamais monté au cœur de l'homme " » (Région parisienne).

**

Les combats de l'homme et les interrogations de l'homme sur lui-même ne sont-ils pas le lieu possible de la révélation d'un Dieu qui a choisi de se faire connaître à travers le visage humain de Jésus Christ ?

Comment est-il possible que les hommes avec qui nous vivons se découvrent concernés par Jésus-Christ ?

La confrontation s'est nouée à partir d'une affirmation des prêtres ouvriers : « Le but de notre vie n'est pas d' " être prêtre ", mais — sans doute — de voir l'Evangile présent à la vie de ce monde et rejoindre la conscience de nos frères. C'est dans cette perspective que nous découvrons des aspects nouveaux du ministère apostolique » (1).

La phrase fait tilt à la fois parce qu'elle exprime une visée qui guide nos démarches et parce que sa mise en œuvre se heurte à de gros obstacles.

**De la " parole
impossible "
aux premiers
balbutiements
d'une parole
enracinée**

Le « barrage »

A part l'Afrique noire où des églises autochtones existent ou se cherchent, tous ont fait allusion au barrage qui empêche de partager avec ceux qui nous entourent la bonne nouvelle de Jésus-Christ : multiples sont les causes de cette frontière qui peut paraître insurmontable, surtout lorsqu'on s'y heurte depuis de longues années.

(1) « *Prêtres ouvriers : Les recherches d'un atelier, 1971 - 1976* »
(Lettre aux Communautés, n° 57, mai-juin 1976)

Ceux qui sont au Maghreb constatent qu'ils sont dans ce pays les derniers chrétiens et que l'Eglise est de plus en plus circonscrite à des gens qui dépendent des ambassades ...

« Pourtant demeure vivante la conviction que Jésus-Christ est la structure de l'histoire humaine et que le message de Jésus peut concerner tout homme. Mais on ne sait plus trop bien ce que cela veut dire ... tellement la foi paraît étrangère à ceux avec qui nous vivons tous les jours et tant est grande la distance existant entre les univers culturels dans lesquels nous sommes impliqués. »

Le grand silence qui s'est instauré incite à devenir des contemplatifs : ce n'est pas sans étonnement que ces hommes plongés dans le monde et ses combats se découvrent tout proches des moines !

**

Plus. Pouvons-nous penser qu'un jour il soit possible à nos frères musulmans de voir en Jésus autre chose qu'un prophète ? Ou à nos frères marxistes de voir en Lui autre chose qu'une grande figure du passé ? Pouvons-nous même souhaiter que ces hommes avec qui nous vivons, au Maghreb ou en classe ouvrière, puissent un jour embrasser la foi chrétienne ? Devrions-nous renoncer à nommer à nos plus proches ce Jésus-Christ qui fait notre joie et qui est le cœur de notre vie ?

Rude et décapant est ce questionnement. Butant sur l'impossibilité quotidienne d'annoncer l'Evangile, on est tenté de reporter à la fin des temps la rencontre de l'Evangile par nos frères : la bonne nouvelle est renvoyée à l'eschatologie. Par un détour imprévu, on rejoint la perspective de certains marxistes qui remettent aux lendemains du changement de société l'échange entre croyants et incroyants.

Le pari de la foi

Dans une équipe de Maghreb, une perspective a été tracée qui peut être lourde de conséquences. Il s'agit d'une « utopie » qui se concrétise dans un projet : « que la foi en Jésus-Christ puisse être vécue et enracinée dans la culture arabo-musulmane ... Il y a peu, nous n'aurions pas osé une telle perspective qui nous aurait paru impensable ».

Dans la diversité des mondes socio-culturels que nous habitons, l'expression trouve aujourd'hui une résonance profonde :

— « Pourquoi l'expérience de Dieu ne pourrait-elle pas être vécue par des gens qui vivent dans un univers marxiste ? »

— « Après avoir connu la christianisation de l'Afrique, n'est-ce pas une espérance analogue qui nous fait chercher, à Kinshasa, l'africanisation du christianisme ? »

— « Des arabes pourraient-ils vivre de Jésus-Christ sans être condamnés à s'expatrier culturellement, dit-on ailleurs ? »

Devant le flou de l'image, les questions fusent. S'agit-il d'un rêve ou du pari de la foi ? S'agit-il d'une vision comme celle de Paul à Troace ? D'une espérance fondée sur la foi, avons-nous déjà quelques repères ?

**

« Notre utopie, répond l'équipe du Maghreb, est d'abord affaire de vie partagée. Elle se nourrit d'une conviction de foi qui remonte à l'apôtre Paul et au concile de Jérusalem : la bonne nouvelle concerne tout homme qu'il soit juif ou grec, c'est une parole qui peut rejoindre sans préalable tous les hommes. »

Mais cette utopie n'est pas rêverie, car déjà existent, très tenus mais bien réels, des faits qui peuvent jouer pour nous le rôle d'*indicateurs* ou de clignotants au sens où les économistes en parlent.

« En Algérie, quelques personnes retiennent spécialement notre attention, notamment des Kabyles chrétiens, ou bien des femmes chrétiennes mariées à des musulmans, ou même des foyers d'origine chrétienne qui ont prononcé la Chahada pour adopter des enfants, par exemple, et qui sont engagés dans une aventure spirituelle difficile. Ces chrétiens algériens sont peu nombreux, mais ils sont des points de repère : pour des hommes comme eux, pétris de la culture arabo-musulmane, partie prenante de ses valeurs et de sa foi, est-il possible de vivre l'Evangile dans cette situation ? Même s'ils sont quelques-uns seulement, sorte d'Eglise silencieuse, ils sont indicatifs de ce que doit être l'Eglise et de ce que nous devons faire. »

Ailleurs « quelques jeunes Tunisiens ont été subjugués par Jésus tel qu'ils l'ont découvert dans l'Evangile ... Ne devons-nous pas laisser à l'Esprit Saint la liberté de leur dire ce qu'il a à leur dire et cela lorsqu'il se manifeste à eux ? Cela ne nous appelle pas à la passivité, mais à accompagner ces jeunes en n'étouffant pas l'Esprit ».

A Abidjan, on signale des musulmans de mentalité chrétienne mais qui se trouvent devant l'impossibilité d'aller jusqu'au baptême.

En France, « quelques communistes convaincus ont été interpellés par l'Evangile, certains sont aujourd'hui au corps à corps avec Jésus-Christ. Mais ils ne peuvent adhérer à l'Eglise sans commettre ce qui serait — à leurs yeux — une trahison de leurs solidarités humaines. » Sous une autre forme, près de trente-cinq ans après « France, pays de mission ? » on retrouve le Père Godin et la difficulté, qu'il avait mise en évidence, pour des convertis du monde populaire de trouver place dans les communautés chrétiennes d'alors.

Ce pari de la foi nous appelle — ainsi que l'Eglise — à un long voyage.

Au delà des horizons connus

Transformation de nos existences chrétiennes

Nous croyons que les hommes que nous côtoyons quotidiennement peuvent vivre du Christ et que l'Eglise peut germer au cœur de cultures différentes des nôtres. Nous savons que ceci ne peut être pleinement réalisé que par des hommes et des femmes nés dans ces cultures. Il n'est pourtant pas inutile de signaler dès maintenant à quel point l'insertion en ces mondes variés a provoqué une transformation de notre foi.

« Depuis des années, nous sommes imbriqués dans les luttes de libération et les tâches de développement. Nous y passons le plus clair de notre temps. C'est-à-dire que nous consacrons tout, ou du moins une grande partie de notre vie à cette portion de l'humanité dans laquelle nous sommes, qui cherche à se faire et à se construire » (Constantinois).

Ce fait n'est pas sans avoir de profonds retentissements sur nos vies. Situés dans la classe ouvrière ou dans un pays du

**Jésus Christ
au centre
de notre foi**

tiers monde, nous sommes partie prenante d'une histoire précise. Ce que nous sommes, ce que nous sommes devenus, est marqué par une culture particulière. Nos manières de comprendre le monde et son évolution sont marquées par ces solidarités.

Un test significatif : quelles sont les grilles d'analyse du monde auxquelles nous nous référons spontanément ? Autre test : qu'est-ce que les équipes d'Afrique savent des transformations de la classe ouvrière en France ? Comment les prêtres ouvriers comprennent les évolutions rapides de l'Afrique ?

Nos manières de vivre et de comprendre la foi portent, elles aussi, la marque de ces insertions et de ces solidarités. Quelques traits typiques peuvent caractériser le long voyage que nous sommes en train d'accomplir, car tous nous avons été provoqués ainsi à vivre l'Evangile à nouveaux frais.

Première constatation : au fil des ans s'opère un déplacement de nos existences chrétiennes. La renouance du marxisme — tout autant que celle de l'Islam — a été un stimulant vigoureux pour centrer notre foi sur Jésus-Christ et un aiguillon pour reposer à l'Evangile la question décisive : qui est Jésus ?

— « Vivant dans un monde où peu d'hommes sont croyants, des tas de choses que j'avais apprises sur Dieu ont été détruites par une expérience de Dieu » (Fos).

— « Nous n'avons pas fini de dépasser les images de Dieu qui sont souvent l'expression de nos besoins, pour vivre ce qu'on appelle aujourd'hui l'absence de Dieu dans la nudité du désir » (Tunis).

— « Téléguidés par une idée sur Dieu, on avait presque évacué le Jésus de l'histoire, on avait presque oublié que Jésus avait été un homme » (Annaba).

— « Aujourd'hui, je parlerais d'une référence à Jésus-Christ pleinement homme et qui, à ce titre, peut concerner tout homme. Ceci me conduit à un nouveau regard sur Jésus-Christ et sur l'Evangile. Ce que je redécouvre — j'en suis au B - A - BA — c'est justement sa densité humaine à travers le sérieux de sa vie ; le cas qu'il faisait des hommes et de l'humanité, à travers son réalisme ; sa liberté par rapport à toutes les

couches de la population, par rapport aux événements ; sa conscience très vive en face des hommes avec qui il était et la manière dont il essayait d'éveiller les consciences ; et puis son amour, un amour radical qui a été jusqu'au bout dans le service des hommes ; il y a aussi son cheminement progressif dans sa vie, cheminement que j'aimerais mieux découvrir ... Il faut retrouver l'imbrication qu'il y avait dans le Christ entre l'humain, la densité du vécu et la foi. Cet homme n'a absolument pas été coupé de Dieu : il a vécu cela, et c'est en cela qu'il nous met dans une relation nouvelle par rapport à Dieu et par rapport aux hommes. Redécouverte de l'authenticité de l'incarnation : c'est aussi la possibilité pour tout homme d'une approche du Christ, parce qu'elle concerne ou peut concerner tout homme » (Constantinois).

C'est à travers le visage, les pratiques et l'expérience humaine de Jésus que nous pouvons découvrir à nouveaux frais quelque chose de Dieu. A tous, cette démarche semble importante pour pouvoir travailler à inscrire dans l'histoire des hommes la foi en Jésus-Christ.

**Réentendre
et réinterpréter
l'Evangile**

« Au point de départ., la foi me semblait une sorte d'en-soi sur lequel je devais m'aligner. Mais il s'est produit une évolution de la manière dont je vis de la foi. Maintenant, inséré dans un univers très concret, qui saisit le bonhomme jusqu'au tréfonds, je constate que c'est là que j'ai à vivre de Jésus-Christ, à réentendre l'Evangile et à réinterpréter ce que je vis à la lumière de l'Evangile. C'est là que j'ai à relire l'Evangile et à le réinterpréter » (Abidjan).

« Jésus a exprimé les chemins de la rencontre du Père à un moment précis de l'Histoire et dans un certain contexte idéologique. Aujourd'hui, le pays idéologique dans lequel — prêtres ouvriers — nous habitons est tout autre : il diffère également du pays idéologique où vivait l'Eglise et où elle vit encore massivement. De même que nos camarades du tiers monde refusent d'amener dans leurs bagages les valeurs et la culture de l'Occident, nous nous refusons d'importer dans la classe ouvrière une idéologie qui vienne d'ailleurs ... L'athéisme marxiste, quant à lui, n'est pas sans remettre en cause la foi dans ses fondements mêmes. C'est pourtant un aspect de notre recherche collective que d'apprendre à vivre de Jésus-Christ dans

un univers et une mentalité influencés par le matérialisme ... »
(Atelier prêtres ouvriers).

« A l'intérieur d'un monde marqué par le marxisme qui nous apprend beaucoup sur les rapports entre les hommes, accueillir le Christ et réexpérimenter, à son écoute, les rapports entre les hommes et avec le Père, c'est difficile à expliciter et nous sommes bouche cousue pour le moment. Ce long itinéraire d'acculturation, jalonné par une osmose, des ruptures, des conversions, est porteur d'un gros enjeu pour l'avenir de la foi et de l'Eglise » (Paris).

« En France c'est un travail énorme d'exprimer la foi dans un autre langage que celui de la culture dominante. Pour nous, dans les pays maghrebins, l'effort est bien plus radical encore. Et nous devons prendre conscience des cheminements et des délais nécessaires » (Algérie).

« Si les prêtres ouvriers parlent à juste titre d'un véritable dépaysement culturel, cela vient sans doute de ce que beaucoup sont partis d'horizons différents et découvrent qu'ils ne peuvent être reconnus comme ouvriers qu'à partir du moment où tout le monde met les mêmes choses sous les mêmes mots ... avec tout ce que cela suppose de conversion intérieure préalable ...

« En Afrique noire, même si la langue française est une langue officielle, même si le peuple est massivement chrétien (mises à part les régions musulmanes), cette langue comme l'Eglise viennent d'ailleurs et sont enracinées dans un univers qui n'a rien à voir avec les traditions africaines ...

« Annoncer l'Evangile aux Africains dans leur langue est relativement aisé : il suffit de l'apprendre et tous les missionnaires ont appris au moins une langue africaine. Mais cet Evangile blanc, annoncé par des blancs dans une langue noire, est aujourd'hui contesté et assimilé à l'apport global de la culture occidentale dont l'Afrique n'a que faire parce qu'elle lui rappelle un passé récent et lui offre le spectacle d'une civilisation décadente.

« Annoncer l'Evangile à partir de la culture noire, seuls des noirs peuvent le faire ... Quant à nous, nous pouvons cependant dire comment nous essayons de comprendre et de vivre l'Evangile et notre sacerdoce, en laissant aux interlocu-

teurs le soin de traduire pour eux, et à leur manière, ce qu'ils en perçoivent » (Kinshasa).

« Si nous pensons pour une bonne part encore en occidentaux, il ne faut pas désespérer : l'itinéraire de nos vies est peut-être une voie de passage vers une foi qui soit de moins en moins étrangère au monde dans lequel nous vivons » (Alger).

Urgence accrue d'une confrontation

Lorsque les participants de la rencontre d'août se sont découverts profondément engagés dans des itinéraires où l'Evangile est réentendu et réinterprété en des lieux culturels aussi différents que des pays du tiers monde ou la classe ouvrière en France, s'est imposé en même temps à eux le constat de la diversification de leurs lectures de l'Evangile.

« Mais ne risquons-nous pas de lire l'Evangile en en sélectionnant certains aspects : ce qui reviendrait à le réduire ou même à l'assimiler à notre expérience particulière ? Nous réinterprétons la foi en fonction de l'univers dans lequel nous sommes insérés, mais n'est-ce pas une annexion ? Au fond, s'agit-il du même Evangile ? » (Afrique de l'Ouest).

« Si la lecture de l'Evangile requiert une interprétation, une compréhension nouvelle par rapport au monde dans lequel nous sommes immergés, elle est en même temps accueil d'une interrogation qui vient d'ailleurs, qui vient du Christ » (Région parisienne).

« A l'intérieur de solidarités humaines très typées, qu'est-ce qui nous permet de vérifier que c'est bien la Parole de Dieu que nous entendons ? A l'évidence, une lecture solitaire de l'Evangile ne pourrait suffire. Il ne saurait non plus s'agir d'une lecture enfermée dans la logique de nos raisonnements. Au-delà des mots, il nous faut recevoir la provocation de Jésus-Christ : pour ce faire, un « creuset » d'Eglise est indispensable. »

Toutes les réductions étant possibles, un lieu de vérification est nécessaire. La confrontation d'hommes situés dans des univers culturels différents apparaît un moyen privilégié de discernement ecclésial : au-delà de tous les bricolages idéo-

logiques, est-ce bien du mystère de Jésus-Christ dont nous sommes témoins ?

La rencontre d'août 1976 — à travers des diversités évidentes, voire des oppositions assumées dans un climat d'écoute — a permis à la recherche de faire un pas en avant : quelques jalons ont été placés pour la vérification de l'authenticité de nos lectures diversifiées de l'Evangile.

***On ne peut
isoler la question
de l'universalité
de Jésus-Christ
de celle de
l'universalité
de l'Eglise***

**Visage du Christ
perçu à travers
celui de l'Eglise**

La transformation de notre existence, jalonnée par une acculturation progressive de la foi, nous confirme dans la conviction que l'Evangile de Jésus-Christ peut rejoindre tout homme. Mais est-il possible de parler de l'universalité de Jésus-Christ sans parler de l'universalité de l'Eglise ?

« De fait mes camarades musulmans ont déjà une image du Christ qu'ils connaissent à travers le visage d'une Eglise colonisatrice dont ils ne veulent pas » (Alger).

Aux yeux de bien de nos compagnons, l'Evangile n'est pas une bonne nouvelle, et son accueil leur apparaîtrait une régression :

— « Pour des militants de la classe ouvrière qui ont eu une éducation religieuse, Jésus est un personnage du passé : " J'y ai cru, mais maintenant c'est fini " . »

— « Dans le monde musulman, Jésus a une place, il est connu comme prophète. Mais adhérer à Jésus-Christ et le reconnaître comme Dieu serait vu comme une régression » (Alger).

Il faut avoir sous les yeux le poids historique d'un passé qui demeure encore très présent.

— « Chez nous, en France, bien vivante, est présente une Eglise ; mais, massivement, dans la classe ouvrière, elle est ressentie comme étrangère. Les efforts de l'Eglise en classe ouvrière sont encore très peu de chose par rapport au poids collectif de l'ensemble de l'Eglise qui apparaît très étrangère. »

— « Il ne faut pas oublier l'histoire, en particulier les rapports mouvementés du christianisme avec l'Islam : entre eux combien de cadavres ? Cela n'est pas que du passé » (Alger).

— « Comment Jésus-Christ est-il connu dans les pays africains ? Les gens connaissent Jésus-Christ à travers une Eglise dont le passé colonial reste présent. Par ailleurs, au Zaïre, ceux qui sont contestataires du régime trouvent refuge dans l'Eglise : celle-ci récupère les opposants au régime. Quelle image du Christ est donnée ? » (Kinshasa).

— « En Afrique noire, parmi l'élite intellectuelle, certains se disent incroyants par rejet de l'Eglise, comme vestige et reflet de la colonisation » (Douala).

Bien des faits pourraient illustrer ces ruptures ou ces décalages. Parmi d'autres, cet épisode rapporté par une chrétienne, épouse d'un Tunisien musulman : « Concrètement, quand vous avez vécu toute la semaine au milieu des Tunisiens ou des Algériens, soit au plan professionnel, soit au plan amical, on sent très fort la rupture : l'adhésion à un système religieux nous coupe des autres hommes. Il y a quelques années, l'Aïd tombait un jour de Noël. Le soir de l'Aïd, après avoir passé avec ma famille et mes amis tout le jour, je les ai quittés (je n'aurais peut-être pas dû ?) pour aller participer à la célébration de Noël. Même si on avait pris soin de faire référence à l'Aïd, c'était quelque chose de complètement coupé. Les gens étaient autres : des Européens ou quelques pieds noirs, des coopérants, des religieuses, au total surtout des célibataires ... Existentiellement, c'était une coupure totale et je suis persuadée que ce n'est pas cela que le Christ est venu nous demander. Il faudrait réfléchir sur ce fait qui est une expérience personnelle. Mais il me semble que le Christ est venu nous proposer une foi qui devrait être compatible avec le vécu authentique de tous les hommes dans toutes les situations ... » (Tunis).

Quel membre de la classe ouvrière n'a pas éprouvé des choses de ce genre en participant à la vie de sa paroisse ?

Un inventaire à faire

Il faut être lucide sur les obstacles culturels que l'Eglise peut mettre à l'accueil de Jésus-Christ.

L'expression étonnera, tant est manifeste le désir de l'Eglise que l'Evangile soit accessible à tous les hommes de bonne volonté. Pourtant il est inévitable qu'en abordant des continents culturels différents de ceux où elle est habituée à vivre, l'Eglise

soit lestée de bien d'autres bagages que l'Evangile. Le fait est d'autant plus explicable lorsqu'il s'agit du Maghreb et que le durcissement actuel de l'Islam présente l'aspect de clôtures apparemment définitives.

L'Evangile ne peut être enclos, mais c'est un fait que — hors de toute volonté délibérée de sa part — l'Eglise dresse des obstacles socio-culturels entre nos compagnons de vie et l'Evangile. Ce n'est que peu à peu, au fil des années, que nous commençons à nous en apercevoir.

« Depuis plus de vingt-cinq ans au Maghreb, je constate que jusqu'en 1962 — l'indépendance — il y avait encore un écran qui m'empêchait de découvrir le monde algérien. Bien des choses se sont écroulées depuis. Aujourd'hui, pratiquement, il n'y a plus de relations aux Français. Dès lors le paysage apparaît avec des reliefs bien différents. La civilisation algérienne, la culture arabo-islamique ..., qui valent bien les nôtres, mais sont autres ! Tout en étant très à l'aise, nous découvrons notre étrangeté. Mais plus radicalement encore, l'étrangeté de l'Eglise : latine, occidentale et française. Et cela dans le contexte de la radicalisation qui se joue actuellement en Algérie à tous les plans. »

Ce n'est sans doute que de l'intérieur d'un groupe culturel donné qu'on peut découvrir les obstacles indûment dressés, de façon inconsciente, à l'accueil de Jésus-Christ. N'est-ce pas en participant à la vie des hommes, en étant attentifs à leurs recherches et à leurs questions, que nous pouvons faire l'inventaire de ces obstacles ? C'est là probablement une dimension importante de notre responsabilité collective.

**

La tâche est à peine commencée. Quelques points d'attention ont été déjà notés au plan anthropologique, théologique ou idéologique :

— Décisive est la rencontre personnelle avec la personne du Christ. Mais, dans les lieux culturels où nous sommes situés, que représentent la personne et son rapport au collectif ? Quelle place tient la personne dans les cultures africaines ? Dans l'horizon marxiste, quelle réévaluation est proposée de la personne ? Dans ces espaces culturels, comment parler de la personne comme lieu privilégié de la découverte de Dieu ?

— Une bonne part de nos formules dogmatiques et de nos constructions théologiques ont été élaborées sur les rives de la Méditerranée, à l'aide de systèmes philosophiques très localisés dans le temps et l'espace. Le fait n'est pas sans conséquence. Par exemple : « dans un milieu marqué par une pratique matérialiste, comment trouver les mots pour rendre compte de ce que nous mettons sous l'affirmation : Dieu est Esprit ? »

— Les peuples, ou les groupes humains parmi lesquels nous vivons, bâtissent leur avenir et construisent des projets de société très différents de ceux des pays dans lesquels vit massivement l'Eglise en Occident. Ce que nous découvrons de ces projets de société, nous conduit à assumer comme une tâche exigeante la mise en œuvre d'une affirmation souvent répétée dans GAUDIUM ET SPES : « L'Eglise n'est liée à aucune forme particulière de culture, ni à aucun système politique, économique ou social. »

**« Les païens
sont admis
au même héritage...
en Jésus Christ,
par le moyen
de l'Evangile »
(Eph. 3)**

Là où nous vivons, l'universalité de l'Eglise est davantage une espérance fondée sur la foi, qu'une réalité rendue visible. « Pourquoi faut-il que ce soient les peuples nantis et privilégiés qui aient également le privilège de faire la rencontre de Jésus-Christ dans leur propre langue et leur propre culture ? » (Zaïre).

La souffrance — exprimée par l'équipe de Kinshasa — n'aboutit pas à juger les chrétiens d'Occident. « Il ne s'agit pas d'appeler des chrétiens, qui vivent la foi dans un certain milieu culturel, à changer de pays ou de classe, mais de leur demander de ne pas mettre pour d'autres de préalables à la foi. »

A Sousse avait surgi la question autour de laquelle s'était cristallisé notre échange : « Comment Jésus pourra-t-il être reconnu pour ce qu'il est par des hommes de toutes les cultures qui ont refusé d'être colonisés par la culture occidentale ? »

En écho répond la recherche des prêtres ouvriers : « Qu'il s'agisse d'hommes d'autres religions ou d'autres cultures, ou bien qu'il s'agisse de nos camarades ouvriers, l'appel chrétien ne saurait "dé-router" les hommes, les arrachant à leur propre itinéraire culturel. *Le dynamisme de la mission n'est-il pas de tendre à ce que les hommes puissent entendre l'Evangile dans leur propre langue, dans leur propre culture ?* »

Ensemble responsables de la proposition d'une parole

Nos recherches et nos démarches n'ont de sens que dans l'horizon de la mission de l'Eglise. Ce n'est d'ailleurs que d'une conscience ecclésiale que peut jaillir la proposition d'une Parole.

Dans l'horizon de la mission de l'Eglise

**Comment
comprendre
aujourd'hui
la mission
de l'Eglise ?**

Buter sur la communication apparemment impossible de la foi provoque chez nous bien des questions :

— « Quand on me demande ce que je fais en Algérie, je ne sais plus quoi dire : Venu pour " convertir " ? Non. Annoncer Jésus-Christ ? Mais c'est impossible. Alors qu'est-ce que je suis venu faire ? »

— « On parlait hier de reconquérir nos frères ouvriers. Puis on a parlé de rechristianiser, ensuite d'évangéliser, de proposer Jésus-Christ ... »

Cette succession de mots exprime à la fois un souci est une incertitude. « Nous ne sommes pas là à notre propre compte » répètent les prêtres ouvriers. Mais d'Annaba rebondit l'interrogation : « Dans les situations où nous sommes et où vous êtes, qu'est-ce que signifie exactement d'être envoyés ? D'une manière très concrète, il faut approfondir la notion d'envoi, celle de responsabilité reçue. »

« Même si nous éprouvons une difficulté pour nous hausser à un certain niveau d'ensemble, il nous faut progresser dans la compréhension que nous avons de la mission de l'Eglise : quelles réévaluations faisons-nous des motivations et du contenu de la mission de l'Eglise ? »

**Comment reverser
à l'Eglise
ce que nous vivons
en son nom ?**

A notre endroit, une question est souvent posée : « Mais ces prêtres, si profondément insérés dans les circuits de la vie professionnelle et dans des réseaux de solidarité profane, ne se

sont-ils pas progressivement réduits à leurs engagements humains ? »

— De fait nous avons l'impression, au Maghreb, « que nous sommes de moins en moins pris en compte par l'Eglise comme institution : un fossé existe entre ce que nous vivons et ce que sont les préoccupations habituelles de l'Eglise ».

— « Au mieux, prêtres ouvriers, sommes-nous interprétés comme des spirituels. Si nous sommes parfois dans la solitude, nous sommes pourtant des gens qui nous soucions très réellement de l'Eglise. »

Quoi qu'il en soit de ces doutes, il nous faut bien rendre compte à l'Eglise de la responsabilité qui nous a été confiée. Et il nous faut reverser à l'Eglise ce qui lui appartient, à savoir : ce qu'avec de petits collectifs chrétiens nous vivons et célébrons de Jésus-Christ en des lieux qui sont aux frontières de la foi.

***“ Malheur à nous
si nous
n'annonçons pas
l'Evangile ”***

**Une parole
plus explicite**

Dans les lieux où le vrai visage de Jésus-Christ n'est pas connu, nous sommes à pied d'œuvre pour découvrir à nouveaux frais le mystère de l'homme et le mystère de Dieu. S'impose aussi à nous l'exigence d'une parole chrétienne pour les hommes avec qui nous vivons.

Pourtant, nos vies — et celles des quelques chrétiens qui sont engagés dans ces mondes — sont déjà une manière de parole. Nos engagements, nos façons de nous situer sont même une manière de parole collective. « Ce ne sont pas seulement des démarches individuelles ; c'est relié à d'autres démarches. »

Cette forme de parole exprimée par la vie est-elle suffisante ? Nous ne sommes pas sans nous interroger sur nos silences au Maghreb ou en classe ouvrière. « Est-ce qu'on ne trahit pas en ne parlant pas ? » — « Une foi qui ne s'exprime pas est une foi qui va vers la mort » — « Dire une parole aujourd'hui, sinon c'est éjecter notre souci essentiel ; et l'Evangile se vide de son sens. »

« Ce qui me tourmente dans notre responsabilité vis-à-vis de l'annonce de Jésus-Christ, c'est une certaine proposition. PROPOSER parce que Jésus-Christ propose. COLLECTIVEMENT, parce que nous vivons collectivement. Or je constate que mon

langage est surtout syndical et politique. C'est bien, mais puis-je m'en satisfaire ? Si oui, je serais un ouvrier de plus, un syndicaliste de plus ; mais la responsabilité reçue de l'Eglise passerait sous la table » (Banlieue parisienne).

**Les « pauvres »
peuvent-ils entendre
l'Evangile ?**

L'urgence d'une parole est accrue par deux caractéristiques des lieux où nous sommes insérés.

Ce sont des *lieux de silence*. Quelle parole évangélique vient rejoindre les hommes avec qui nous vivons ? Quelle parole ecclésiale ont-ils la possibilité d'entendre ? Le poids de ce silence est ressenti avec évidence dans le monde ouvrier, en France. Mais ce silence est encore plus pesant au Maghreb. « Si les Evêques peuvent parfois avoir l'occasion de parler — par exemple une parole œcuménique au moment des fêtes religieuses —, l'Eglise est insignifiante aux yeux de nos compagnons de travail. »

Les comportements de l'Eglise au Maghreb, notre témoignage également, sont peu de chose à côté de l'image de l'Eglise d'Europe que donnent les mass media. De l'Eglise sont répercutés sur les ondes des actes et des attitudes qui manifestent souvent un repliement sur le monde occidental, parfois même un repliement sur ses problèmes internes. Vu d'Ivry, de Douala ou d'Alger, tout cela paraît de peu de poids en regard de la masse des problèmes urgents qui se posent à l'humanité.

Car les lieux où nous vivons sont également des *lieux de « pauvreté »* et, plus précisément, des lieux de frustration et de sous-développement. Nous constatons d'expérience que l'exploitation demeure vivante dans la classe ouvrière, que le pillage du tiers monde n'est pas terminé, même si sont mises en avant de généreuses perspectives de coopération. Nous voyons à l'œuvre des processus d'appauvrissement. Tels que fonctionnent les rouages de l'économie mondiale — et malgré bien des tentatives —, apparaît impossible le développement des pays les plus pauvres.

« L'avenir des peuples du tiers monde, tout comme celui de la classe ouvrière, ne sont-ils pas des lieux privilégiés pour une parole chrétienne ? » Et l'Eglise ne se renierait-elle pas elle-même si elle demeurerait silencieuse en ces lieux de « pauvreté » ? Tant il est manifeste — depuis Jésus — que sont

liés message évangélique et solidarité avec les pauvres. Tant il est évident — en expérience ecclésiale — qu'un rapport structurel existe entre les pauvres et le surgissement d'une parole chrétienne.

***Parler oui,
mais comment ?***

**Une Parole
qui ait l'accent
d'une foi vécue**

Si l'exigence et l'urgence d'une Parole sont nettement perçues, les difficultés ne manquent pas pour une Parole qui puisse rejoindre la conscience de nos frères.

« La bonne nouvelle dont nous avons à témoigner s'accueille au lieu où surgit la foi ; elle est tenant et aboutissant d'une démarche de foi. C'est une Parole qui vient de loin : elle traverse les siècles et les civilisations. A son égard, nous nous trouvons pourtant aussi neufs que les premiers chrétiens, aussi incapables de la saisir. Il nous faut la réentendre dans sa vigueur native, dans son surgissement imprévu » (Toulouse).

« Mais là, il y a problème : on n'aura jamais fini d'approfondir. Faut-il attendre pour pouvoir parler ? » « Nous sommes en recherche, faudrait-il être arrivés pour commencer à parler ? » (Annaba).

« Rendre compte de l'espérance qui est en nous est tout autre chose que de trouver des mots adaptés, comme s'il s'agissait seulement d'habiller l'Evangile de vêtements nouveaux. Il s'agit de bien autre chose : ce dont nous avons à rendre compte, c'est de notre propre mastication et de notre digestion de la Parole de Dieu » (Vitry).

**Une Parole
qui s'adresse
à des libertés**

C'est probablement en raison de ces sources profondes d'une Parole chrétienne que nous sommes collectivement devenus tellement silencieux, surtout depuis la fin de la guerre d'Algérie.

Un sentiment de pudeur peut servir d'excuse. Mais ce qui nous arrête davantage, « c'est la crainte que l'Eglise soit perçue comme un groupe de pression qui joue le rapport de force. Tant de fois — dans le passé, comme dans l'histoire récente — l'Eglise est-elle apparue comme une puissance qui déploie ses forces apostoliques et ses moyens pastoraux. » De la classe ouvrière — tout comme du tiers monde — s'exprime l'exigence d'une humilité plus vraie et d'un service plus désintéressé de l'homme.

Concrètement, deux aspects ont été mis en lumière : une Parole qui soit à la fois proposition et interrogation.

— « La Parole est avant tout *proposition* : elle interpelle les hommes en s'adressant à leur liberté. » — « Une provocation des consciences où chacun est rejoint au creux de sa recherche. » — « Jésus-Christ adresse sa proposition aussi bien aux apôtres qu'au jeune homme riche. Faisons-nous partie, aujourd'hui, de cette dynamique de proposition ? »

— « La Parole à laquelle nous nous référons est *interrogative*, interrogeant à la fois les hommes et l'Eglise, parole de la Parole. » — « Jésus-Christ n'a pas posé de limite aux hommes, il n'a pas apporté de programme, mais il interroge tout homme. Et nul ne peut dire de l'extérieur et par avance sur quels points et de quelle manière chaque peuple entendra la proposition de conversion. »

**Une Parole
qui rejoigne
les hommes,
dans leurs
aspirations et
leurs efforts**

Mais ici surgissent de nouvelles difficultés. Car incompréhension ou déception prennent la place de l'ouverture ou du dialogue « chaque fois qu'aux yeux des non-chrétiens l'Eglise apparaît propriétaire de la Parole et semble vouloir imposer aux hommes une vérité qu'elle détiendrait ».

Témoin de l'Evangile, l'Eglise est assurément « experte en humanité » mais elle ne l'est pas en faisant abstraction des groupes humains, de leurs recherches, de leurs efforts pour organiser leur avenir. « Si l'Eglise a quelque chose à dire des projets de société, elle ne peut le faire seule : pour qu'elle puisse être entendue, il faut que sa Parole vienne se greffer sur une recherche humaine dont elle soit solidaire. »

Si la source de la Parole vient d'un Autre, ce sont bien les hommes — dans leur vie concrète — qui doivent pouvoir se découvrir concernés par Elle. Et nous n'avons pas fini l'apprentissage qui nous permettrait « DE VIVRE ET DE DIRE LA FOI SOUS LES YEUX DES NON-CHRÉTIENS ».

**

Mais de patientes recherches s'avèrent nécessaires pour rendre possible une communication véritable. Car « il existe un problème fondamental de langage. Que l'on puisse arriver à dire à l'extérieur la même chose qu'à nous-mêmes, entre croyants en Jésus-Christ. Car, il n'est pas possible de tenir deux discours différents, l'un " ad intra " et l'autre " ad extra ". Pour tenter de satisfaire à cette exigence, en Algérie, nous élaborons une Parole entre nous et nous nous disons toujours : imaginons qu'il y ait parmi nous des Algériens, nous percevront-ils en recherche de la vérité avec eux ? » (Annaba).

Thèmes de confrontation

I. Nos grilles d'analyse

II. Solidarité ou contradictions ?

III. Universalité de Jésus-Christ ?

IV. Responsabilité à l'égard de la foi

V. Ensemble responsables d'une parole chrétienne

** Dans le flot des interpellations réciproques entre prêtres ouvriers et prêtres du tiers monde, les participants ont identifié et retenu ces cinq thèmes de confrontation.*

** L'objectif des carrefours n'était pas de traiter ces vastes sujets, mais de débroussailler le terrain et de mettre au point des pistes de recherche pour poursuivre le travail.*

** Tu t'apercevras vite que la plupart de ces pistes débordent largement les participants à la rencontre d'août : elles nous concernent tous dans la diversité de nos situations et de nos engagements.*

Premier thème de confrontation :

Nos grilles d'analyse

**D'où vient
la question ?**

— **Un besoin d'information mutuelle :**

• « Qu'en est-il de la classe ouvrière française et de ses transformations ? »

• « Comment se fait l'industrialisation dans le tiers monde ? Y a-t-il constitution d'une classe ouvrière ? »

• « Les mêmes schémas d'explication peuvent-ils être utilisés ici et là ? Dans le contexte du tiers monde que veut dire parler de " luttes de classes " ? »

— **De rudes interpellations :**

• *Aux P.O.* : « Dans le combat syndical, vous revendiquez une hausse du pouvoir d'achat ; n'est-ce pas, indirectement, au détriment du tiers monde maintenu dans le sous-développement ? »

• *Des P.O. au tiers monde* : « Le fond du problème est-il de reprendre les acquis de la classe ouvrière occidentale pour les reverser aux pays sous-développés ? N'est-il pas plutôt nécessaire d'aller au bout de l'analyse, de démasquer les causes de l'impérialisme économique et de chercher une nouvelle organisation du monde basée non pas sur le profit mais sur une utilisation rationnelle des ressources ? »

— **« Quelle peut être la solidarité entre la classe ouvrière et le tiers monde ? »**

Lorsque nous avons réfléchi aux dimensions mondiales de l'exploitation, nous avons constaté que les GRILLES D'ANALYSE auxquelles nous nous référons spontanément ne sont pas les mêmes :

• Les uns mettent au premier plan l'affrontement mondial entre le capitalisme et le socialisme. Cet affrontement, qui traverse le tiers monde, est illustré par l'axe est - ouest.

* Les autres mettent en avant le pillage des pays sous-développés par les pays industrialisés. L'affrontement des pays riches et des pays pauvres est illustré par l'axe nord - sud.

— « **Par rapport au marxisme :**

Les analyses marxistes peuvent-elles permettre de répondre aux questions posées par le tiers monde et aux problèmes posés par le développement ? Nécessité d'éclairer cette question pour poursuivre entre nous le dialogue. »

La question

Axe Nord-Sud ou axe Est-Ouest ?

**Les Algériens, notamment,
entrent dans l'axe Nord-Sud,
Certains d'entre nous ont une autre vision...**

Prendre le temps d'analyser cela.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

**Est-ce que cette différence
dans l'analyse politique
est importante pour ce que nous faisons ?**

Pistes de recherche

On ne peut pas adopter la séparation entre nord-sud ou est-ouest. Ceci est trop formaliste et il y a interpénétration. Mais il a semblé aux participants que les Etats du tiers monde et les non-alignés, tout en admettant l'importance de l'impérialisme, pensent qu'il vaut mieux voir l'évolution du monde dans le rapport nord-sud. Aussi le travail à faire pour prolonger notre réflexion tournerait autour des axes suivants :

1) Il faut *s'informer* sur les *causes profondes* qui motivent cette analyse. Est-ce :

- désir d'indépendance,
- se séparer des superpuissances,
- rôle de la Chine populaire, spécialement en Afrique,
- rôle des multinationales,
- volonté de construire une autre forme de socialisme ...

Il faut s'informer sur les *nombreux clivages* à l'intérieur des pays du tiers monde, tels que pays progressistes, pays conservateurs, etc.

Il faut se confronter sur les *motivations personnelles* vis-à-vis de cette analyse.

2) Il faut *analyser* les causes qui peuvent, dans les années prochaines, accentuer la différence nord-sud :

- rôle de l'industrialisation, que ce soit dans un régime capitaliste ou socialiste,
- rôle de la course à la croissance, à la consommation ...

3) Comment, ayant mieux compris les problèmes et la manière de les situer, augmenter et manifester *notre solidarité* ?

- Elle est assez importante pour aider l'indépendance politique (décolonisation, lutte contre les fascismes, etc)
- Elle est faible pour aider l'indépendance économique. Pourquoi ?

4) Comment, à la Mission de France, *articuler une parole d'Eglise* par rapport à ces problèmes de façon à ce qu'elle ne soit pas à côté de la plaque ?

Quel type de parole dire ? Comment le faire ?

Deuxième thème de confrontation :

Solidarité ou contradictions ?

**D'où vient
la question ?**

— Echanges autour des professions

• « Au tiers monde, des copains ont une situation professionnelle qui leur donne un certain niveau de responsabilité et un certain niveau de vie. On invoque, pour cela, l'impossibilité d'être présent au pays avec une autre situation professionnelle. Que vaut cet argument ? Comment peut jouer la solidarité avec les pauvres ?

La présence dans ces conditions n'est-elle pas invalidée, en regard de l'annonce de l'Evangile, par ces situations professionnelles ? »

• « En France et au tiers monde, réfléchit-on assez à la signification du travail professionnel ? à ses implications et à ses conséquences ? Exemple : armement, " affaire Nestlé ". De quelle manière prenons-nous parti dans la lutte des classes ? »

— Echanges autour des engagements

Les P.O. ont des engagements marqués dans le domaine économique, social et politique qui semblent faire apparaître des contradictions avec le type d'engagement de ceux qui travaillent dans le tiers monde :

- d'une part, les prêtres ouvriers ont l'impression que certains copains du tiers monde sont en dehors d'une certaine lutte ;
- d'autre part, des copains du tiers monde se trouvent de plus en plus éloignés des positions syndicales ou politiques françaises ;
- par ailleurs, une interpellation surgit d'un pays du tiers monde à un autre pays du tiers monde : « Comment mani-

festez-vous votre solidarité avec les autres pays du tiers monde ? Quel type d'action menez-vous pour manifester cela ? ».

La question

**Engagés dans la classe ouvrière française
ou dans certains pays du Tiers Monde,
nos situations nous font percevoir des contradictions :**

- Comment approfondir les analyses pour identifier les vraies contradictions et pour faire apparaître et développer les solidarités vraies ?**
- Quelles questions avons-nous à nous poser respectivement les uns aux autres ?**

Pistes de recherche

1) Repérer les ambiguïtés de nos situations professionnelles dans le tiers monde et aussi en France ; et mettre au clair les motivations de nos choix professionnels ; il convient également de mettre sur le tapis la finalité de notre travail et sa signification par rapport à l'évangile ?

2) Repérer certaines distorsions ou contradictions entre :

- d'une part, nos options politiques et syndicales qui peuvent être progressistes,
- et d'autre part, nos comportements professionnels qui peuvent diffuser des modèles réactionnaires (par ex. des modèles de développement, des relations de domination ...).

3) Préciser quelles analyses nos organisations syndicales ou politiques, en France, proposent, et la place qu'y tient le tiers monde. (Par ex. à propos de la défense de l'emploi, etc.).

4) Dans ces analyses, nous ne pouvons pas ignorer le marxisme. Encore faut-il préciser de quoi on parle :

- le marxisme comme outil d'analyse,
- ou le marxisme comme projet, comme utopie,
- ou le marxisme dans ses réalisations concrètes, historiques.

5) Les outils d'analyse économique et politique rendent-ils compte de toute la réalité humaine ?

Faire place à l'apport d'autres outils d'analyse (psychanalyse, biologie, etc.).

Troisième thème de confrontation :

Universalité de Jésus-Christ ?

**D'où vient
la question ?**

Butant depuis de longues années sur ce qu'on a appelé le « barrage », et constatant que la foi est tellement étrangère à ceux avec qui nous vivons, toute une série de questions a surgi :

— **Autour de la « radicalité »**

• « Que veulent dire les prêtres ouvriers, que veulent dire ceux du tiers monde, quand ils parlent de la radicalité de leur situation ? »

• « Malgré tous leurs efforts, les prêtres au tiers monde restent " différents ", étrangers. N'y a-t-il pas entre ceux de France et ceux du tiers monde équivoque sur le sens donné à " culture ", à " univers culturel " ? »

— **Jusqu'où aller ?**

• « Pour adhérer au P.C., tu invoques une logique de solidarité ; cette même logique devrait nous conduire à nous faire musulmans : ce n'est pas le cas. La logique de solidarité n'a-t-elle pas des limites que tu franchis ? »

• « Alors que le pays où vous vivez a de plus en plus tendance à vous marginaliser parce que vous êtes étrangers et à se suffire à lui-même pour la construction de son avenir, pour quelle raison restez-vous ? Pour quelle raison continuez-vous à souhaiter pouvoir lui annoncer l'évangile ? »

— **Et Jésus Christ... ?**

• « Au Maghreb, quand on voit la structure de l'Islam qui englobe toute la société et quand on voit ... à côté ... l'Eglise et sa vocation universelle, on est tenté de relativiser sa prétention : comment pourrait-elle concerner tous les hommes ? »

• « A partir de notre rencontre d'univers culturels différents, que reste-t-il de notre christologie ? Jésus-Christ est-il définitivement réduit à un phénomène occidental ?

Ou peut-il être assez dépouillé pour être transmis à d'autres cultures ? »

La question

Ce que nous sommes devenus est lié à une histoire précise et un peuple précis.

Où en est notre foi dans le fait que Jésus Christ concerne tout homme ?

Comment Jésus Christ pourrait-il être connu par des hommes qui refusent d'être colonisés et de subir une agression culturelle ?

**Pistes
de recherche**

1) Concernant l'insertion dans une histoire précise et dans un peuple particulier, peut-on indifféremment parler :

- d'un peuple du tiers monde
- ou de la classe ouvrière ?

2) Poser la question de l'universalité de Jésus-Christ n'est-ce pas poser également la question de *l'universalité de l'Eglise* ?

3) Un des principaux obstacles à l'annonce de Jésus-Christ nous semble tenir au fait qu'à l'annonce qui est faite de Lui sont mêlés

vision de l'homme,

vision de Dieu,

projet de société,

qui sont propres à l'Occident.

De l'intérieur du peuple ou de la classe dont nous sommes solidaire, quels sont — sur ces points — *les préalables* indûment mis à l'adhésion à Jésus-Christ ?

4) Nous reconnaissons que Jésus-Christ concerne tout homme mais *l'Occident chrétien* a confisqué pendant des siècles Jésus-Christ à son profit.

Peut-on faire l'économie de la conversion des chrétiens d'Occident ?

Quel en serait le chemin ?

Quatrième thème de confrontation :

Responsabilité à l'égard de la foi

**D'où vient
la question ⁽¹⁾**

« Entre tous un accord s'est exprimé sur le rôle de la foi dans notre démarche et surtout sur notre *responsabilité* " *historique* " par rapport à la foi et l'Eglise. Mais tous ont du mal

(1) Le carrefour prévu sur ce thème n'a pu avoir lieu : par contre, dans les échanges des deux journées, la question du ministère est apparue de bien des manières, à preuve les pistes de recherche relevées sur ces deux feuilles.

à la concrétiser. » Les P.O. et les copains du tiers monde s'expriment à ce sujet de manière différente, ce qui nous conduit à nous interroger sur le contenu même des mots que nous employons.

Par ailleurs, la *solidarité avec l'Eglise* n'est pas vécue de la même manière dans le contexte français et en Afrique : « Au Maghreb, par exemple, on constate un phénomène de rejet de l'Eglise comme vestige de la colonisation, ce qui accentue encore plus les différences dans la manière d'être solidaire. »

Du Maghreb et d'Afrique est venue une interpellation à creuser la notion d'*envoi* par l'Eglise : « L'envoi a-t-il une signification pour nous ? C'est pourtant une notion à creuser pour mettre à jour le ministère, comme responsabilité de l'Eglise. »

Pistes de recherche

La responsabilité ministérielle, c'est quoi ?

Question posée au Maghreb :

« Au Maghreb, vous vivez la mission et le ministère dans
« une situation où l'on veut que l'Eglise comme reste de la
« colonisation disparaisse. Pourquoi parlez-vous si peu du mi-
« nistère ?

Question posée à l'Afrique noire :

« Dans ce que vous vivez en Afrique noire, où se tient votre
« identité de prêtres ? Participant au développement, comment
« êtes-vous responsables de l'annonce de l'Evangile à un peuple
« qui vous conteste comme étrangers ?

Question posée aux P.O. :

« Vous parlez beaucoup de la responsabilité ministérielle,
« mais qu'est-ce que vous mettez sous ces mots et comment
« cela s'articule-t-il avec la mission de l'Eglise ?

Responsabilité ministérielle et engagement

Question posée aux P.O. :

« N'y a-t-il pas un risque que l'engagement radical dans la
« classe ouvrière et le choix d'un certain type de militantisme
« apparaissent comme une récupération du sacerdoce ?

« Faut-il conclure qu'en l'absence de militantisme on ne
« puisse être prêtres ?

Question posée à l'Afrique noire et au Maghreb :

« Le militantisme syndical ou politique n'est pas possible
« au Maghreb ou en Afrique. La présence par le travail est-elle
« suffisante pour rendre compte du sacerdoce ?

« Comment voyez-vous aujourd'hui la nécessité — pour
« l'annonce de l'Evangile — de participer à la mise en œuvre
« du projet de société du peuple dont vous êtes solidaires ?

Interpellation commune à tous :

« Au point où nous en sommes, équipe et Mission de France
« nous sont indispensables : pouvons-nous identifier la respon-
« sabilité ministérielle que nous avons reçue, sans ces lieux de
« confrontation ? »

Où en sommes-nous dans notre solidarité avec l'Eglise ?

« Deux constatations :

— aujourd'hui, l'existence des P.O. interroge peu l'Eglise,
— c'est vrai également dans le tiers monde, par rapport aux
églises locales.

• Quelle est la *signification ecclésiale* de nos démarches et
de nos engagements ?

• Quelle réévaluation faisons-nous de la *mission de
l'Eglise* ?

• Quelle compréhension avons-nous aujourd'hui du mot
" envoi " ? »

Cinquième thème de confrontation :

Ensemble responsables d'une parole chrétienne

**D'où vient
la question ?**

— Urgence d'une parole

• « Dans la situation mondiale, telle que nous l'appréhendons et nous la saisissons dans la classe ouvrière ou dans le tiers monde, n'y a-t-il pas urgence pour une parole prophétique de l'Eglise ? »

• « Une convergence s'est exprimée dans le carrefour entre P.O. et prêtres au tiers monde : nécessité d'adresser une parole chrétienne aux hommes qui sont avec nous ; que l'Evangile puisse rejoindre la conscience de nos frères. »

— Mais comment ?

• « En Afrique noire, il s'agit de dire Jésus-Christ dans leur propre culture africaine. Or, c'est l'Evangile qui a apporté la division en Afrique : catholiques, protestants, témoins de Jéhovah, etc. »

• « Au Maghreb, les obstacles se renforcent tant l'Evangile et l'Eglise sont liés à l'occident. »

• « Le monde dans lequel nous vivons en classe ouvrière est un monde qui tient debout : la foi apparaît inutile. » — « Et, pourtant, les projets humains ne disent pas tout de l'homme. Dans ma propre vie, Jésus-Christ m'interroge : appel à faire comprendre à l'autre tout ce que Dieu veut pour lui. Ici un pas est franchi et, avec mes copains marxistes, je deviens un peu un étranger. »

— Solidarité avec les pauvres et parole évangélique

• « Y a-t-il possibilité de situer une parole évangélique sans approfondir les exigences de la solidarité avec les pauvres, les exploités ? »

• « Dans le silence que nous constatons sur l'exploitation et le sous-développement, des signes d'Eglise peuvent-ils être

posés hors d'une solidarité avec les pauvres et l'avenir des peuples sous-développés ? »

— Projets de société et parole chrétienne

• « Européens, comment respectons-nous l'originalité des pays africains ? Nous simplifions souvent les problèmes en imposant notre vision de société (qu'elle soit socialiste ou capitaliste) ; mais n'est-ce pas une forme de domination culturelle par le biais de l'économie ou du politique ? »

• « Dans les pays du tiers monde, comment voyez-vous la place possible d'une parole de foi dans l'élaboration des projets de société du peuple dont vous êtes solidaires ? »

• « Entre la foi et le marxisme, il ne doit pas y avoir de démarche concurrentielle : Jésus-Christ n'a pas apporté de programme, pas plus qu'il n'a placé de limite à l'homme. Comment situer une parole de foi qui interroge tout homme et toute idéologie ? »

La question

**A travers nos situations dans le Tiers Monde
ou en classe ouvrière,
Nos engagements divers,
Notre manière de rencontrer les hommes,
Sommes-nous responsables ensemble
d'une parole chrétienne ? en quoi ? comment ?**

Pistes de recherche

C'est une question-synthèse qui suppose des éléments de réponse aux cinq thèmes précédents.

• Nous sommes à *pied d'œuvre*, insérés, situés : nous remplissons les conditions que nous pensions nécessaires pour pouvoir parler.

• Il y a *urgence*. Une foi qui ne s'exprime pas est une foi morte ...

• Nous sommes *responsables* d'une parole chrétienne. Mais comment ?

1. A quelles *conditions* de validité cela est-il possible ?

- à l'intérieur de *solidarités humaines* (qui ne sont jamais « innocentes »)
- en véritable *liberté* (« sans préalables ni bagages » ...)
- dans un horizon *ecclésial* (articulation d'une parole prophétique avec les instances ecclésiales ...).

2. Quel style possible pour une *parole de proposition* ?

- une parole qui ne s'impose pas
qui s'adresse à la liberté de l'autre :
le Christ n'impose pas, il propose ;
- une parole qui appelle à la conversion ceux-là même qui la disent (choc en retour sur l'Eglise de la parole proposée ...).

3. Comment peut être honorée la *dimension* « *universelle* » d'une parole chrétienne ?

- alors même qu'elle est toujours située, particularisée ;
- ne risquons-nous pas de « syndicaliser » ou de « politiser » toute parole, alors que la parole de Jésus-Christ n'est pas que cela, elle est au-delà ... ?

Des solidarités convergentes...

Pierre Judet

Présentée d'abord au sein du carrefour auquel Pierre Judet participait, cette intervention a été reprise ensuite en Assemblée générale. Les participants, qui se sont reconnus dans cette analyse, ont souhaité qu'elle soit jointe au compte rendu de la session P.O. - Tiers Monde.

Cette rencontre témoigne de la préoccupation des uns et des autres venus des pays du Tiers Monde d'une part, participant aux luttes des travailleurs français d'autre part, de repérer les *solidarités* qui existent entre nous.

Ces solidarités, nous en avons au départ une intuition globale, mais nous avons du mal à les expliciter au-delà des obstacles, des contradictions qui les rendent opaques. Nous avons conscience que des forces sont à l'œuvre qui ont intérêt à ce qu'elles demeurent déformées et obscurcies, qu'il s'agisse de la puissance du système capitaliste mondial ou de l'inspiration pharisenne qui retient encore l'horizon des grandes familles religieuses. C'est pourquoi, il

nous faut consentir un grand effort pour déchiffrer des solidarités dont la claire perception est nécessaire à la vigueur et à l'ampleur de nos engagements.

Il y va de notre participation — si modeste soit-elle — à la lutte pour la transformation du monde. Il y va également d'un retour aux sources vitales de notre Foi dans la saisie actualisée de l'action de Dieu dans le monde.

Nous sommes tous bien placés, en Europe comme en Afrique, en Amérique latine ou en Asie, pour constater une imbrication croissante des affaires du monde : imbrication croissante des économies nationales que des forces puissantes tendent à organiser en un système mondial capitaliste, même si ce système est mis en cause par l'existence d'un ensemble de pays socialistes. Par exemple, des pays comme l'Allemagne, les Pays-Bas, le Danemark, sont en train de réduire radicalement l'activité de leur industrie textile pour la transférer dans certains pays asiatiques (Hong-

Kong), africains (Tunisie), ou sud-américains, là où les salaires sont bas, là où le régime politique est « sûr », là où les avantages financiers sont alléchants. La seule raison de ce transfert, on l'oublie trop souvent, n'est autre que le maintien ou l'augmentation du profit.

C'est dans ce contexte qu'il faut situer la « Nouvelle division internationale du Travail » dont on parle beaucoup en ce moment.

Dans le même temps où ils limitent leurs activités industrielles à faible contenu technologique : textiles, cuirs et chaussures, etc..., les pays les plus avancés font porter leur effort sur la production de machines textiles, de machines à fabriquer les chaussures, etc. Tandis qu'ils tendent à transférer la production de machines-outils simples dans les pays socialistes ou vers certains pays en voie d'industrialisation : l'Iran, le Brésil ..., ces mêmes pays concentrent leurs efforts sur la conception et la production de machines très sophistiquées et de systèmes à base d'informatique et d'électronique qui constituent de plus en plus la clef de tout appareil de production entièrement ou partiellement automatisé.

Nous sommes pris dans un processus qui est double : processus d'homogénéisation de l'économie mondiale, animée et modelée par les agents moteurs de cette économie, c'est-à-dire les grands pays industriels et les grandes firmes multinationales ; homogénéisation qui est inséparable d'une différenciation croissante.

Les travailleurs allemands, américains, français ou belges, sont des

travailleurs favorisés lorsqu'on les considère depuis les faubourgs populaires de Tunis, de Douala, de Singapour ou de Bogota ; les ouvrières tunisiennes ou coréennes sont en effet payées cinq ou dix fois moins cher. Ils sont pourtant insérés dans un même système qui sans cesse va de l'un à l'autre, transfère en quelques semaines telle fabrication de France au Brésil ou des Pays-Bas en Tunisie, ou de nouveau de Hong-Kong aux Etats-Unis, tout simplement parce que, dans l'instant, c'est la logique contemporaine du profit. C'est la logique du système d'introduire sans cesse des travailleurs de plus en plus déqualifiés dans un processus de production et de consommation de masse et d'user successivement des zones de très bas salaires dont les armées de travailleurs en réserve font la richesse.

Le système est unique et unifiant, mais il s'accommode et il favorise même des modes multiples d'insertion, car cette diversité constitue sa marge de jeu : un jeu qu'on peut déjà reconnaître à la fin du XIX^e siècle, lorsque disparaît en France la culture de l'œillet et du colza au profit de l'arachide dont les grandes sociétés bordelaises et marseillaises développent alors la production au Sénégal. Tandis que les paysans français en surnombre étaient poussés à fournir la main-d'œuvre nécessaire à l'industrie des villes, les paysans sénégalais, incités à abandonner une partie de leurs cultures variées au profit de la culture nouvelle d'exportation, étaient intégrés tout en étant maintenus sur place, dans les circuits internationaux de l'exploitation capitaliste, comme l'étaient dans le même temps, les anciens paysans français devenus manœu-

vres d'usine. Et pourtant, comment ces hommes si différents en France d'une part, au Sénégal d'autre part, comment pouvaient-ils, comment auraient-ils pu se découvrir, se reconnaître solidaires, insérés les uns et les autres dans un même processus d'exploitation ?

La difficulté dans la perception des solidarités est très réelle, d'autant plus qu'elle est entretenue, favorisée, de telle manière que le système dominant puisse continuer à jouer sur des modes d'insertion dont la diversité soit telle qu'elle tende à transformer les victimes solidaires en concurrents et même en ennemis ; tout cela, dans la perspective de l'homogénéisation d'un profit plus élevé, plus sûr.

Ce jeu est étroitement lié à un mouvement de remontée de la dépendance qui se traduit de manière très concrète pour les travailleurs intéressés par un processus de déqualification du plus grand nombre au profit de la « surqualification » de petits groupes de plus en plus socialement délimités et privilégiés. Ce mouvement est perceptible aussi bien au niveau international qu'au niveau national et régional.

Lorsque les pays les plus industrialisés tels que l'Allemagne ou le Japon transfèrent vers certains pays qui s'industrialisent, des productions textiles d'abord (ou de chaussures) puis des productions de machines simples pour se consacrer à la production de machines complexes ou à la conception de systèmes de production entièrement automatisés, ce transfert se traduit à la fois par une remontée de la dépendance (en direction de ceux qui sont indispensa-

bles à la conception) et par une très massive déqualification.

Même s'il y a qualification apparente, en effet, dans le cas du paysan camerounais qui devient ouvrier dans une usine textile, le passage du savoir-faire complexe du paysan à l'activité mécanique de l'O.S., ne constitue pas autre chose qu'une profonde déqualification. Il en est exactement de même dans les pays industrialisés où une production de plus en plus automatisée se traduit par une très large déqualification, aussi bien dans l'industrie que dans la banque, les assurances et, finalement, dans toutes les activités de notre société moderne.

La déqualification est alors le revers massif d'une surqualification sélective qui bénéficie aux détenteurs concentrés et privilégiés de matière grise qui conçoivent, normalisent et manipulent.

On commence à s'apercevoir aujourd'hui que la Nouvelle Division Internationale du Travail se construit sur une Division sociale du Travail approfondie, dont sont victimes à la fois, mais selon des modes différenciés, les travailleurs des pays du Tiers Monde comme les travailleurs de nos pays industrialisés. En fait, dans la réalité qui est opaque, on a bien du mal à s'orienter au milieu de contradictions et de conflits très actuels pour repérer et renouer patiemment le *fil des solidarités* qui insèrent dans une même exploitation des travailleurs, des hommes, apparemment concurrents ou opposés.

Les situations de concurrence et de conflit s'imposent à nous en ce temps de crise et de chômage ; elles ont tendance à nous submerger. Peut-être

sommes-nous parfois prisonniers d'une vision un peu univoque qui nous enferme dans une perception des choses trop simpliste. Or, la réalité qui évolue autour de nous est dialectique ; elle est dans le même temps mouvement d'unification et mouvement de différenciation. Le système dominant ne contient son unité qu'au prix d'une différenciation croissante. Que nous soyons marxistes ou non-marxistes, cette règle du jeu nous est imposée.

A nous de contribuer à découvrir les terrains où les solidarités des travailleurs peuvent se reconnaître et se nouer. Car nous savons qu'il y va de l'efficacité de leur lutte, de notre lutte.

Et puis, comment séparer ces perspectives nouvelles de notre existence de croyants, de notre recherche commune de croyants dans l'Eglise ?

Plusieurs d'entre nous ont fait part, au cours de cette rencontre, de leur constatation du silence gêné qui s'établit dans l'Eglise et qui traduit sans doute la distance prise par rapport à la parole prophétique. On ne se tait pas tout à fait, on balbutie comme pris d'hésitation devant des évidences difficiles à accepter, des gestes difficiles à poser ...

Du côté du Sud, c'est-à-dire du Tiers Monde, on a fini par consentir à habiller aussi des hommes noirs et des hommes jaunes en cardinaux et plus seulement des hommes blancs ; on s'est ainsi donné l'impression d'avoir fait un grand pas.

Du côté du Nord, dans l'Occident industrialisé, on s'est résolu à faire des diacres avec des ouvriers ; la démarche a paru audacieuse. Il est vrai que ces

décisions témoignent d'une évolution positive et d'une certaine ouverture. Mais, ni d'un côté, ni de l'autre, on n'a pu se résoudre à écouter vraiment, pour les reconnaître et les accepter, les revendications des hommes : des revendications apparemment diverses et contradictoires, mais cependant profondément convergentes dans leur enracinement.

Du côté du Sud, l'Eglise s'accroche encore à des restes de ce qui fut une idéologie de la « coopération » où l'on apporte une aide pour résoudre ponctuellement les problèmes trop criants de la famine, du racisme, etc...

Du côté du Nord, il arrive qu'on parle en termes un peu sévères des méfaits du capitalisme, sans aller jusqu'à remettre en cause de manière trop radicale le système lui-même.

Du côté du « Nord » comme du côté du « Sud », on n'en finit pas de se décider à reconnaître pleinement, à travers une violence sourde ou brûlante, la revendication des hommes pour le respect de leur dignité, pour la réalité de leur intégration dans les sociétés qu'ils aspirent à construire.

En s'acharnant à habiller de vieux vêtements des réalités nouvelles, en multipliant les réticences à reconnaître la nouveauté, on finit par couper le contact qui régénère et dynamise avec la Parole vivante de Dieu dans le monde.

Il est frappant de constater que le défi qui ne cesse de couvrir dans la tradition biblique et qui éclate dans l'histoire de Jésus-Christ, est constitué par l'exis-

tence de deux peuples, de deux peuples séparés par des murailles aux allures infranchissables et qu'il s'agit fortement de renverser. C'est à travers le renversement de ces murailles, mettant fin à la séparation de deux peuples, que la lumière nouvelle brille, que Dieu se met à exister pour les hommes.

Alors, dans la situation qui est la nôtre, nous pouvons nous demander s'il est possible que l'Eglise retrouve une bouche pour parler et s'il est possible que la Foi des croyants se ravive en dehors de la prise en compte sérieuse, efficace, de la revendication des foules de travailleurs du Sud comme du Nord. Car elle procède d'une soif de dignité qui ne peut plus s'accommoder de l'exclusion des biens et des satisfactions qui font la vie humaine.

Pensons-nous qu'il nous soit possible de continuer à exister comme croyants si, en hommes et en femmes que nous sommes, nous ne prenons pas les moyens de découvrir le sens convergent des revendications qui jaillissent à la fois des peuples des pays du Tiers Monde, trop visiblement laissés aux portes de l'humanité et de la masse de nos concitoyens, que l'évolution de nos sociétés industrielles ne cesse de marginaliser ?

Ce que nous faisons ensemble aujourd'hui ici, en avançant ensemble dans la *découverte des solidarités* qui nous lient d'un côté et de l'autre, du Nord au Sud, n'a rien d'un jeu intellectuel : pour des hommes et des femmes d'aujourd'hui qui essaient aussi d'être des croyants, il s'agit d'une nécessité vitale.

Ouvrages reçus

La culture et l'homme séculier.

Raimundo PANIKKAR
Ed. Seuil 152 p.

L'espérance qui est en nous.

Dimitri DOUDKO
Ed. Seuil 266 p.

**Transmettre autrement le savoir,
la culture, la foi.**

Semaine des Intellectuels Catholiques (1975)
Ed. Desclée de Brouwer 167 p.

La vie en face.

Sœur Françoise VANDERMEERSH
Ed. Stock 131 p.

L'autre.

A. M. HENRY
Ed. S.O.S. 224 p.

Les jeunes, l'avenir et la foi.

J.-F. SIX
Ed. Desclée de Brouwer 134 p.

Le Renouveau charismatique.

Edward O'CONNOR
Ed. Beauchesne 299 p.

LECTURE BIBLIQUE :

La visite des mages (Mt 2, 1-12)

Pierre Derouet

Remarques préliminaires

La lecture de ce texte appelle au préalable quelques remarques destinées à le présenter et à le situer.

1. Lorsque nous ouvrons l'évangile selon saint Matthieu et que nous trouvons tout d'abord, avec la généalogie de Jésus, les « récits de l'enfance », nous sommes naturellement conduits à penser qu'ils ont été écrits avant le reste et qu'ils constituent la partie la plus ancienne de l'évangile. Or il n'en est rien. *Les traditions concernant Jésus se sont formées dans l'ordre inverse du déroulement de son existence.* On n'a pas commencé par sa naissance et son enfance, mais par sa passion, sa mort et sa résurrection. Puis à partir de ce premier noyau on a recueilli les souvenirs de ce que nous appelons son « ministère public », pour ensuite s'interroger sur ses origines terrestres (ce que nous appelons les « évangiles de l'enfance ») et remonter enfin jusqu'au mystère de sa vie en Dieu (le « prologue de Jean »).

Les traditions concernant Jésus se sont donc formées sous l'éclairage de sa résurrection. Elles reconstruisent Jésus comme ressuscité. Elles se proposent moins de raconter

dans tous ses détails l'histoire d'une vie, que de déployer dans la lumière de la résurrection les *significations* profondes de Quelqu'un : de ce qu'est Jésus, de ce qu'il a fait, de ce qu'il a dit, en dévoilant jusqu'aux sources les plus mystérieuses de son existence. Les évangiles ne sont pas des biographies ; ils sont des *catéchèses*.

Il est utile de se le rappeler, quand on lit des textes qui se rapportent à l'enfance de Jésus. Car la curiosité et le sentiment, se renforçant mutuellement, réclament des histoires merveilleuses sur le « petit Jésus ». La demande des fidèles va souvent dans cette direction. Et notre prédication risque de s'y laisser prendre, au risque de se satisfaire de belles histoires rassurantes, au mieux moralisantes, qui masquent l'impact réel de la foi au Christ dans notre aujourd'hui. Les « évangiles de l'enfance » ne se veulent ni des informations biographiques, ni des récits édifiants. Ils sont des réflexions de la foi qui, sur la base de souvenirs conservés dans la tradition et selon des genres littéraires marqués par la culture d'une époque, se proposent de déployer aux yeux des croyants les dimensions du mystère de Jésus. L'expression même « évangiles de l'enfance » est impropre dans la mesure où elle laisserait entendre aux lecteurs qu'ils vont y recueillir une somme de renseignements sur les premières années de Jésus ; alors qu'il s'agit plutôt pour les croyants de « christologies » d'un genre particulier, — des christologies qui, sous forme de récits, sont comme des essais de compréhension et de pénétration dans le mystère de Celui qui, en toute sa personne, est l'Evangile, c'est-à-dire la Bonne Nouvelle du Salut. Et nous avons à les recevoir comme des catéchèses pour nourrir notre foi.

2. Qui dit « catéchèses », dit « Communautés ». Les traditions concernant l'enfance de Jésus, comme toutes les traditions évangéliques, se sont peu à peu formées dans les premières communautés chrétiennes pour répondre à leurs questions, à leurs besoins, à la croissance de leur vie croyante, aux exigences de leur mission ecclésiale. Dans les textes que nous lisons, nous avons à les prendre en compte

comme des acteurs qui, pour être cachés, n'en sont pas moins réels.

Dans notre texte, il y a des acteurs que nous voyons agir et entendons parler : les Mages, Hérode avec les grands-prêtres et les scribes qu'il réunit, l'enfant avec Marie sa mère, — à quoi on peut bien ajouter l'astre qui joue son rôle comme une personne ! Il y a aussi un « acteur caché » qui est impliqué et qui, sans se laisser percevoir directement, agit, parle, se sent concerné. Cet acteur caché est une communauté judéo-chrétienne qui se trouvait au nord de la Galilée. La Tradition sur la visite des Mages s'est élaborée au milieu d'elle et pour elle.

Cette communauté était affrontée à un double problème :

a) Un problème d'identité. Face au Judaïsme officiel qui refusait Jésus et se considérait comme le seul Israël véritable, la communauté judéo-chrétienne devait prendre conscience que sa foi en Jésus, reconnu comme Christ (c'est-à-dire Messie) et Seigneur, la constituait comme le nouveau Peuple de Dieu et lui permettait de s'identifier comme le véritable Israël, le vrai Peuple désormais dépositaire de la Promesse. Ce n'était pas chose facile, car les Juifs convertis à Jésus étaient une minorité. Perdus dans la masse des Juifs demeurés fidèles à leurs chefs et à leurs scribes, ils étaient rejetés par eux et menacés par une opposition croissante.

b) Une tentation de repli sur soi. Tentation commune de tout temps aux minorités contraintes de sauvegarder leur identité. Attachée à la tradition mosaïque et au culte de la Loi, soucieuse de désarmer les accusations d'hérésie par sa fidélité aux Ecritures, la communauté judéo-chrétienne avait du mal à percevoir la nouveauté radicale de Jésus-Christ et à voir dans le Christianisme autre chose que l'épanouissement du Judaïsme. Accrochée au passé, rivée à ses Traditions, elle avait la tentation d'enfermer la foi chrétienne dans ses propres limites et de la considérer comme sa propriété.

La lecture de l'évangile selon saint Mathieu nous fait communier aux problèmes et aux épreuves de ces Juifs convertis à Jésus, en nous transmettant une catéchèse qui leur fut spécialement destinée et qui s'est élaborée au sein de ce que nous pouvons appeler une école véritable : « l'école matthéenne ». Nous la voyons dominée par des idées fondamentales, répondant aux besoins de la communauté judéo-chrétienne : l'insistance à montrer, par l'Écriture elle-même, que Jésus est vraiment le Messie, que le Christianisme est bien l'accomplissement du Judaïsme et que dès lors les judéo-chrétiens sont les dépositaires authentiques de la Promesse ; — la préoccupation constante d'élargir la conscience juive, de la décentrer de la Loi pour l'ouvrir à l'universel chrétien ; — le souci de souligner la destinée paradoxale d'un Peuple qui, appelé à être dépositaire et témoin de la Promesse, a pourtant rejeté Jésus parce qu'il n'a pas su le découvrir.

La tradition matthéenne sur la visite des Mages s'inscrit dans cette catéchèse. Elle en rejoint les visées fondamentales.

Une lecture de la visite des Mages

Nous proposons une lecture (1) autour de trois points qui semblent bien ressortir du texte évangélique : l'identification de Jésus comme Messie davidique, l'opposition Jérusalem/Bethléem, la découverte finale de Jésus.

Jésus identifié comme Messie davidique

La catéchèse matthéenne fait fonctionner deux critères d'identification adaptés aux judéo-chrétiens : la naissance à Bethléem et l'apparition de l'astre.

(1) Pour une exégèse détaillée, nous recommandons le livre très intéressant d'André PAUL, *L'Évangile de l'Enfance selon S. Matthieu*, éd. du Cerf, coll. lire la Bible n° 17, auquel nous sommes redevables.

« Et toi Bethléem, terre de Juda... »

La citation du prophète Michée (Mi 5, 1) occupe la place centrale dans le récit. Et cette place, elle la tient du rôle décisif qu'elle joue, à savoir : faire apparaître la signification messianique de la naissance à Bethléem, affirmée dès le premier verset.

Dès le début en effet nous avons la réponse à deux questions : où et quand Jésus est-il né ? Il est « né à Bethléem de Judée, au temps du roi Hérode » (v. 1), lequel a régné entre 37 et 4 av. J.-C. Simples mots, mais déjà lourds de sens pour une réflexion christologique car, tout comme la généalogie, ils soulignent la « particularité historique » de Jésus, son lien avec une terre, son enracinement dans un peuple, son appartenance à une lignée, et cela à un moment de l'histoire.

La catéchèse matthéenne s'en saisit pour en dégager, au profit de Jésus, la signification messianique : Jésus est identifié comme le Messie véritable à partir de son lieu de naissance. Pourquoi ? C'est que depuis plusieurs siècles s'était développée, dans la tradition juive, l'idée que le Messie attendu serait de la lignée de David. Dès lors, il devait naître à Bethléem, lieu où David naquit et reçut de Samuel la première onction royale (I Sam. 16, 1-13). Tel est le sens dont se chargea avec le temps l'oracle de Michée :
(Mi 5, 1)

**« Et toi Bethléem Ephrata
le moindre des clans de Juda,
c'est de toi que me naîtra
celui qui doit régner sur Israël ;
ses origines remontent au temps jadis
aux jours antique ».**

A l'origine, cet oracle voulait seulement parler des liens entre la petite bourgade de Bethléem et la dynastie davidique, en même temps qu'il exprimait l'espérance de

voir un jour se dresser un nouveau David qui apporterait au peuple la prospérité et la paix. Dans la suite, il fut progressivement et fortement messianisé, à tel point que Bethléem fut considérée comme la cité où le Messie, nouveau David, devait naître. Le quatrième évangile a conservé l'écho de réflexions populaires qui en témoignent : « Le Christ (c'est-à-dire le Messie) viendrait-il de Galilée ? disaient certains. L'Écriture ne dit-elle pas que c'est de la descendance de David et du bourg de Bethléem que le Christ doit venir ? » (Jn 7, 41-42).

Un matériau est ainsi disponible qu'utilise la catéchèse matthéenne. Elle avait précédemment, par le procédé généalogique, introduit Jésus comme le seul et vrai Messie davidique (Mt 1, 1-17) ; ici elle le manifeste par le lieu même de sa naissance. Affirmer que Jésus est né à Bethléem c'est l'identifier comme le Messie véritable. Voilà pourquoi l'oracle de Michée occupe dans le récit la place centrale, répondant de cette manière à la préoccupation centrale des judéo-chrétiens : ce Jésus auquel nous croyons et pour lequel nous sommes rejetés par nos compatriotes, est-il bien le Messie qu'attend notre Peuple ? La réponse, Matthieu la met sur les lèvres de ceux-là mêmes qui accusent d'hérésie les judéo-chrétiens : les grands prêtres et les scribes qui, interrogés par Hérode sur le lieu où devait naître le Christ, reconnaissent : « A Bethléem de Judée (noter la correspondance voulue avec le v. 1 : « Jésus étant né à Bethléem de Judée »), car c'est ce qui est écrit par le prophète :

**« Et toi Bethléem, terre de Juda
tu n'es nullement le moindre parmi les princes de Juda;
car de toi sortira un chef
qui sera pasteur de mon peuple Israël ». (Mt 2, 5-6)**

Qui ne voit le traitement que la catéchèse matthéenne a fait subir à l'oracle de Michée pour le rendre plus parlant

avant de l'enchâsser au centre de son récit ? Elle l'a enrichi d'expressions destinées à renforcer sa coloration royale et davidique, ainsi la mention « terre de Juda », ainsi les emprunts faits au récit du sacre de David à Hébron (2 Sam. 5, 2) : « c'est toi qui deviendras chef d'Israël, c'est toi qui seras pasteur de mon peuple Israël ». Mais surtout elle en a complètement modifié le sens quant à l'importance de Bethléem. Alors que Michée disait : « Tu es le moindre des clans de Juda », ici nous lisons : « Tu n'es nullement le moindre parmi les princes de Juda ». C'est que, vu maintenant dans la lumière de la résurrection où Dieu a authentifié Jésus comme Messie et Seigneur, le lieu où Jésus était né, ne pouvait plus être considéré comme une bourgade sans importance. Cela pourtant ne doit pas nous cacher un trait de l'économie divine que Michée voulait souligner, à savoir que Dieu réalise toujours ses projets à partir de ce qui est petit (cf. Dt 7, 7, 1 Sam. 16, 6-7, 1 Co 1, 26-29). La résurrection de Jésus, qui en fait le Seigneur universel, ne gomme pas son humble particularité historique ni la modestie de l'événement.

Il reste que la liberté dont Matthieu fait preuve ici quand il cite l'Ancien Testament (et les autres auteurs du Nouveau Testament font de même) vaut d'être relevée comme significative. Elle montre que la première génération chrétienne pour laquelle l'Ancien Testament était « l'Écriture », la « Parole de Dieu », ne la considérait pas comme une Parole figée, enfermée dans un dépôt inerte, mais bien comme une Parole vivante.

« Nous avons vu son astre se lever... »

La référence centrale à Bethléem se trouve encadrée dans le récit par la mention de l'astre. « Nous avons vu son astre se lever » (v. 2) — « Voici que l'astre qu'ils avaient vu à son lever, les devançait » (v. 9).

C'est le second critère d'identification de Jésus que la catéchèse matthéenne met en œuvre, en faisant jouer à l'astre à la fois un rôle dynamique pour les Mages (il est le signe qui les met en route et les conduit) et un rôle de

reconnaissance pour les judéo-chrétiens (il est un signe qui identifie Jésus).

Nous sommes ici renvoyés à un épisode que le livre des Nombres (Nb 22-24) situe dans la marche des Hébreux vers Canaan. Le peuple arrive dans les plaines de Moab, à l'est de la Mer Morte. Moab est inquiet à la vue d'Israël qui, sur sa route, avait sérieusement malmené des peuplades voisines. Le roi de Moab, Balaq, envoie les anciens de Moab et les anciens de Madian chercher un devin réputé, du nom de Balaam, qui vient des monts d'Orient (les Mages aussi viendront d'Orient), afin qu'il prononce des formules de malédiction contre Israël. Nous sommes ici dans un contexte culturel où les formules de bénédiction et de malédiction sont réputées infaillibles (cf. Nb 22, 6). Ce qui explique que Yahvé ne déjoue le projet de Balaq qu'en le retournant à son profit. Il laisse aller Balaam, mais en l'empêchant d'employer des formules de malédiction et en se servant de lui pour dire des formules de bénédiction en faveur d'Israël (Nb 22, 35) : ce sont les fameux oracles de Balaam, rapportés aux ch. 23 et 24 du livre des Nombres. Dans les derniers oracles se trouve l'annonce d'un astre qui monte de Jacob :

**« Je le vois — mais non pour maintenant,
je l'aperçois — mais non de près :
Un astre issu de Jacob devient chef,
Un sceptre se lève, issu d'Israël.
Il frappe les tempes de Moab
et le crâne de tous les fils de Seth... ».** (Nb 23, 17 s)

Il est probable que cet oracle (qui concernait les destinées d'Israël et qui fut rédigé après coup) visait le roi David, vainqueur de Moab (cf. 2 Sam. 8, 2). Mais, à partir de là, s'est formée toute une tradition qui vit dans l'astre de Jacob le symbole du Roi-Messie qu'Israël attendait.

On s'explique ce passage de l'astre au Roi-Messie. C'était un trait de mentalité commun aux anciens orien-

taux : l'importance des astres dans la destinée des humains. Les Juifs, qui baignaient dans le même climat culturel, partageaient ces croyances en les expurgeant de ce qu'elles véhiculaient de polythéisme et de fatalisme. Ils n'ont pas divinisé les astres, mais ils pensaient qu'ils jouaient un rôle important. Certains voyaient même en eux des êtres animés qui louent le Créateur et interviennent dans l'histoire du monde, spécialement dans l'histoire du salut. Il n'est donc pas surprenant que les astres se soient trouvés mêlés à l'espérance messianique et à l'attente du Messie qui devait être l'événement décisif de cette histoire (cf. VTB « Astres »). Ainsi s'explique que « l'astre de Jacob » soit progressivement devenu « un homme qui surgira d'Israël » (selon la traduction des L X X) ou un « roi puissant », « un roi, un sauveur et souverain » (selon le Targum palestinien), bref le symbole du Roi-Messie que l'on attendait.

La catéchèse matthéenne trouvait là un autre matériau disponible pour signifier aux judéo-chrétiens que Jésus était bien le Messie attendu : l'astre faisait partie du langage du messianisme royal, il était le symbole du Messie-Roi. Dès lors, les paroles des Mages « nous avons vu son astre se lever » prennent tout leur sens. Il serait vain et ridicule d'y chercher une réalité correspondante dans les phénomènes astronomiques comme certains l'ont fait pour essayer de dater la naissance de Jésus ! C'est un langage symbolique. L'astre que les Mages voient se lever, cet Astre qui les précède et dont la vue les remplit de joie, c'est le symbole du véritable Astre de Jacob qu'en Jésus, non seulement les judéo-chrétiens, mais aussi les païens, en la personne des Mages, sont appelés à reconnaître.

● Tel est un premier objectif de la catéchèse matthéenne en ce récit : fortifier la foi de la Communauté judéo-chrétienne, en identifiant Jésus comme le Messie véritable. Question décisive pour elle, car en identifiant ainsi Jésus, elle peut du même coup se reconnaître et s'affirmer comme le véritable Israël, le Peuple désormais dépositaire de la Promesse pour tous les hommes.

Question qui demeure décisive pour nous car la question d'identité se pose à toute communauté chrétienne et elle ne trouve sa réponse que dans la référence à Jésus, reconnu par la confession de foi comme Seigneur et Christ (cf. Actes 2, 36, Ro 10, 9). C'est en confessant Jésus comme Seigneur et Christ, que la communauté chrétienne s'identifie comme Peuple témoin de la Promesse et prend conscience de sa responsabilité évangélique pour le monde.

Les voies qui conduisent à l'identification ne sont cependant pas les mêmes. La catéchèse matthéenne a mis en œuvre un langage adapté aux judéo-chrétiens, à leur histoire, à leurs traditions, à leur culture. Elle montre comment tout le patrimoine prophétique ne prend tout son sens qu'en Jésus. Les voies que nous avons à prendre, ne sont sans doute pas les mêmes. Nous sommes appelés à reconnaître Jésus-Christ comme Celui que nous attendons, comme Celui qui donne sens à notre vie, comme Celui qui ouvre à l'histoire une espérance ; — et cela à travers nos existences dans les mondes d'aujourd'hui, à travers nos questions et celles des hommes de notre temps, dans les langages des différentes cultures. Une recherche toujours à reprendre, dans une référence constante à la Parole de Dieu reçue comme une Parole vivante, écoutée en profondeur et partagée dans une difficile et exigeante confrontation.

L'Opposition Jérusalem - Bethléem

Reprenant une hypothèse de E. Lohmeyer, André Paul propose une division de notre texte qui donne le tableau suivant (2) :

(2) A. Paul, op. cit., p. 97.

**A Jérusalem
où Hérode est roi**

vv. 1-2 Hérode *reçoit les*
Mages à Jérusalem.

vv. 3-6 Hérode *cherche le*
Messie dans l'Ecri-
ture.

vv. 7-8 Hérode *donne ses*
consignes aux Ma-
ges.

**A Bethléem
où Jésus est roi**

vv. 9-10 Les Mages *en route*
vers Bethléem.

v. 11 Les Mages *trouvent*
le Messie en per-
sonne au terme
d'un itinéraire.

v. 12 Les Mages *rentrent*
chez eux en chan-
geant de route.

Ce tableau met en relief l'opposition Jérusalem/Bethléem et l'antithèse entre Hérode et les Mages. Nous allons en relever quelques traits.

a) Hérode est roi à Jérusalem. Il représente la puissance ; il revendique la royauté sur les Juifs et il l'exerce en recourant même aux moyens les plus cruels, comme le montre le massacre des enfants (Mt 2, 16-18).

Jésus est roi à Bethléem. C'est lui qui est présenté comme le véritable roi des Juifs. Les Mages ne semblent pas reconnaître la royauté d'Hérode. Le rédacteur met sur leurs lèvres une question, innocente seulement en apparence : « Où est le roi des Juifs ? » (v. 2) ; et c'est à Jésus qu'ils réservent le geste d'hommage destiné soit à Dieu, soit au roi (v. 2 et 11). Mais la royauté de Jésus n'est pas revendication de puissance ; elle se manifeste dans la pauvreté et le refus de pouvoir que signifie sa mort. Le titre « roi des Juifs » qui motive l'hommage rendu par les mages, sera plus tard le motif de sa condamnation (cf. Mt 27, 37).

b) A Jérusalem, Hérode est interrogé par les Mages (v. 1-2).

Mais pour les mettre en route vers Bethléem, ce n'est pas Hérode qui est efficace ; c'est l'astre qui remplit les Mages d'une grande joie et les conduit à l'endroit où était l'enfant (v. 9-10).

c) A Jérusalem, on cherche le Messie dans les livres. On le trouve, mais on ne le reconnaît pas. Trop d'intérêts sont en jeu. L'annonce de la naissance de Jésus est reçue comme une menace et non comme la réponse à une espérance. C'est l'émotion, le trouble, le désarroi (v. 3-6).

C'est à Bethléem que les Mages trouvent Jésus et le reconnaissent dans un geste d'hommage et d'offrande. Et cela dans une rencontre — non livresque — mais personnelle, au terme d'un itinéraire où ils ont été guidés par l'astre, c'est-à-dire par l'espérance, l'attente de la lumière messianique et soutenus par la joie (v. 11).

d) A Jérusalem, Hérode veut garder la maîtrise de l'événement. Il manœuvre, il mande secrètement les Mages, il fait son enquête et donne ses consignes. Un vrai ministre de l'Intérieur ! Il ne manque même pas l'hypocrisie, car tous ces renseignements n'ont d'autre but que de lui permettre à lui aussi d'aller rendre hommage (v. 7-8). En réalité il veut annuler l'événement. Le massacre des enfants est l'assassinat de Jésus par personnes interposées (v. 16-18). On y lit déjà en filigrane la passion où le roi des Juifs sera mis à mort par les chefs de son peuple.

Mais les Mages, à Bethléem, déjouent les plans d'Hérode. Obéissant à l'inspiration divine (le songe est considéré comme un moyen de révélation), ils ne se laissent pas impressionner par la puissance d'Hérode et se détournent de lui (v. 12).

● En faisant jouer ces oppositions et ces antithèses, la catéchèse matthéenne laissait entendre aux judéo-chrétiens que la découverte et l'identification de Jésus se réalise au cœur de conflits et ne peut faire l'économie d'options. On n'est pas le Peuple nouveau, dépositaire de la Promesse, sans prendre parti et sans en payer le prix. L'hostilité à laquelle les judéo-chrétiens étaient en butte de la part de leurs compatriotes, en fournissait une vivante illustration.

La catéchèse, en leur montrant l'enjeu des conflits qu'ils vivent, ne leur cache pas les options à prendre :

— entre la puissance et la pauvreté ;

- entre la sclérose que représente Jérusalem et la recherche que représentent les Mages, recherche où les personnes tout entières sont engagées à la découverte d'une autre Personne ;
- entre une attente officielle qui se nourrit de textes et une attente réelle qui débouche sur Quelqu'un ;
- entre la peur d'être bousculé et l'affranchissement de la peur pour s'ouvrir à la Bonne Nouvelle et à la joie ;
- entre la soumission aux puissants et la liberté prise à leur égard.

Par-delà la communauté judéo-chrétienne de cette époque, la même catéchèse nous interpelle sur le prix que nous consentons à payer pour reconnaître Jésus-Christ, pour nous identifier en lui comme le Peuple témoin de la Promesse, et sur les choix que nous faisons pour que la Promesse s'inscrive réellement dans l'histoire des hommes.

La découverte finale de Jésus

L'action trouve son terme dans le logis de Bethléem, où les Mages se prosternent devant Jésus en un geste d'hommage. Le projet initial : « des Mages venus d'Orient ... demandèrent : Où est le roi des Juifs ? ... nous sommes venus pour nous prosterner devant lui » (v. 1-2), trouve sa pleine réalisation : « Entrant alors dans le logis, ils virent l'enfant avec Marie sa mère et, tombant à genoux, se prosternèrent devant lui » (v. 11) (3). La mission des Mages est réussie ; mais par quelle voie ? Et d'abord qui sont ces personnages ?

Les Mages venus d'Orient.

On connaît l'existence de Mages chez les Perses et chez les Mèdes, où ils formaient une caste spéciale, influente et

(3) C'est le même verbe « proskunein » employé au sujet des Mages (v. 2 et 11) et au sujet d'Hérode (v. 8). Ce verbe, employé souvent par Matthieu, signifie « se prosterner » en un geste d'hommage réservé à Dieu ou au roi.

honorée. Ils interprétaient les songes, expliquaient les phénomènes naturels spécialement le cours des astres, participaient même à des actes culturels. On les trouve aussi, mêlés au monde des sages, à la cour du Pharaon (Ex 7, 11) ou à la cour de Babylone (Dan 2, 2). Leur influence s'explique par l'importance que les anciens donnaient à la divination, à la magie, à l'astronomie. En tout cas jamais les Mages n'ont été des « rois ». Les Mages mis en scène par la tradition matthéenne sont des Orientaux, sans qu'il soit possible de préciser davantage. La nature des dons qu'ils offrent à l'enfant (v. 11) leur donne une coloration qui les apparenterait plutôt à des gens d'Arabie.

Si la catéchèse matthéenne les introduit dans son récit, c'est qu'elle veut montrer aux judéo-chrétiens que Jésus est véritablement « l'astre de Jacob » et qu'en lui se réalise la prophétie de Balaam (cette prophétie qui, nous l'avons vu, s'était progressivement lestée de l'espérance messianique). Dès lors, des gens qui traditionnellement ont compétence pour interpréter les signes des astres, c'est-à-dire des Mages, vont avoir un rôle à jouer. Et, comme Balaam lui-même, ils viennent d'Orient.

Mais l'important est de saisir *ce qu'ils représentent*. Les Mages orientaux représentent les « nations » dont les oracles prophétiques et les visions de l'apocalyptique juive annoncent le rassemblement à Jérusalem, sur la colline de Sion, pour reconnaître et servir le vrai Dieu. Grandiose vision d'avenir, à l'horizon des derniers temps :

**« Debout ! Rayonne (Jérusalem), car voici ta lumière
et sur toi se lève la gloire de Yahvé
tandis que les ténèbres s'étendent sur la terre
et l'obscurité sur le peuple !**

**Au-dessus de toi se lève Yahvé
et sa gloire apparaît au-dessus de toi.
Les nations marchent vers ta lumière
et les rois vers ta clarté naissante.**

**Lève les yeux aux alentours et regarde :
tous se rassemblent et viennent à toi.
Tes fils arrivent de loin
et tes filles sont portées sur les bras.**

**A cette vue tu seras radieuse,
ton cœur sera gonflé d'émotion,
car vers toi afflueront les trésors de la mer,
les richesses des nations arriveront chez toi.**

**Des multitudes de chameaux te couvriront,
des dromadaires de Madiân et d'Epha.
Tous ceux de Saba viendront,
apportant de l'or et de l'encens
et chantant les louanges de Yahvé ».** (Is 60, 1-6)

La catéchèse matthéenne fait revivre ces textes, en désignant Jésus comme celui qui leur donne plénitude de sens et de vie et qui les réalise dans notre aujourd'hui. En la personne des Mages, c'est tout le monde païen qui est appelé à reconnaître son Sauveur. Et la scène qui se déroule dans l'humble logis de Bethléem a les dimensions grandioses d'une « épiphanie » ; elle est la manifestation du Seigneur à tous les hommes.

Par quelle voie ?

La structure de l'itinéraire des Mages dans le récit matthéen est semblable à la structure de l'itinéraire de Balaam au livre des Nombres (4). De même que Balaam venant d'Orient se heurte à Balaq et malgré lui annonce l'astre du Roi-Messie, de même les Mages venus d'Orient se heurtent à Hérode et malgré lui reconnaissent en Jésus le Roi-Messie. Les Mages dans leur recherche se heurtent à la passivité, voire même à l'hostilité d'une Jérusalem repliée

(4) cf. l'étude de la structure littéraire dans A. PAUL, op. cit. p. 100 et sq.

sur elle-même, sur ses propres vérités et sur les privilèges dont elle se glorifie. Ils trouvent le Roi-Messie, mais hors de Jérusalem.

C'est un renversement complet des perspectives prophétiques, qui ne sont assumées dans la catéchèse matthéenne que pour être profondément transformées. Ce n'est plus Jérusalem — avec l'économie religieuse représentée en elle — qui est le centre, c'est la personne même de Jésus-Christ. Il ne s'agit plus que les nations viennent vers Jérusalem. Il s'agit d'*aller vers* les nations pour leur annoncer Jésus-Christ (Mt 28, 19). Le mouvement est inversé !

Il est un autre renversement notoire qui se passe dans le texte entre les versets 8 et 11 à propos du mot « se prosterner » (« proskunein ») qui signifie le geste de reconnaissance et d'hommage. Ce n'est pas Hérode — bien qu'il en manifeste l'intention hypocrite — qui se prosterne (v. 8) ; ce sont les Mages (v. 11). Cela éclaire la destinée paradoxale du Peuple élu. Le Judaïsme officiel, représenté par Hérode, les grands prêtres, les scribes, tout Jérusalem (v. 3-4), — alors qu'il aurait dû par vocation être un chemin pour trouver le Messie — se manifeste en fait comme un obstacle. Il méconnaît Jésus et le rejette ; mais son rejet devient la voie dont Dieu se sert pour révéler aux païens leur Sauveur. Les Juifs sont providentiellement remplacés par les païens, comme Matthieu le montre ailleurs à travers des paraboles comme les invités au festin (Mt 22, 1-10), les deux fils (Mt 21, 28-32), les vigneronniers homicides (Mt 21, 33-46).

● Ainsi la catéchèse matthéenne, tout en éclairant les judéo-chrétiens sur la destinée mystérieuse de leur peuple et ses conséquences douloureuses, l'amène aussi à comprendre que si elle doit s'identifier comme le Peuple de la Promesse, si pour cela il lui faut traverser des conflits et consentir des options parfois déchirantes, elle n'a pas le droit de garder pour elle la Promesse comme si c'était sa propriété. Elle est témoin de la Promesse pour tous les hommes. Elle est appelée à un « décentrement ». La conscience judéo-chrétienne doit éclater, sortir de ses fron-

tières et s'ouvrir à l'universel. La grande voix de l'apôtre Paul a suffisamment exprimé cette exigence dans l'Eglise primitive.

Par-delà la communauté judéo-chrétienne, la même catéchèse nous interpelle, elle interpelle les communautés chrétiennes, sur la conception que nous avons de la mission. Le même type de conscience, que celle des judéo-chrétiens, peut aussi fonctionner en nous qui sommes tentés par la « possession » et insécurisés par les risques du « décentrement ». Les mêmes tendances au durcissement, à l'auto-satisfaction et au repli sur soi n'épargnent pas l'institution ecclésiale, au risque d'en faire un écran plus qu'un signe crédible.

EN GUISE DE CONCLUSION

Ce ne sont pas à des propos moralisants que conduit la lecture de ce texte. Des propos comme : « Imitons l'obéissance des Mages » ou « n'imitons pas le méchant Hérode » dont nous dénonçons facilement l'hypocrisie et la cruauté sans que cela nous engage à grand'chose.

Nous sommes conduits à des propos qui concernent la responsabilité chrétienne dans la mission, et qui invitent les communautés chrétiennes d'une part à vérifier leur identité, appuyée sur la confession de foi à Jésus, Christ et Seigneur, au cœur de leurs options concrètes dans le monde d'aujourd'hui ; et d'autre part à se décentrer de leurs habitudes, de leurs privilèges, de leur instinct de possession pour s'ouvrir et être dans le monde les témoins et les messagers de la Promesse et de l'Espérance que le Christ est venu inscrire dans notre histoire pour tous les hommes.

Problème d'identité et problème d'ouverture. Ils ne cessent de se poser à la conscience chrétienne. Et tellement imbriqués l'un dans l'autre que si les communautés chrétiennes méconnaissaient l'exigence d'ouverture, de recherche, de dynamisme missionnaire, elles renieraient par le fait même leur identité.

Une Eglise qui s'arrête sous le prétexte de se reconnaître, ne peut que rater son opération. Car alors elle ne présente plus à ses propres yeux et aux yeux des hommes qu'une image défigurée d'elle-même.

Appelée à vivre au grand large, où les courants sont forts et les tempêtes fréquentes, l'Eglise ne peut, dans une pratique qui sentirait l'opportunisme, tantôt se préoccuper de son identité, tantôt s'engager dans l'ouverture et le mouvement. Elle ne doit pas cesser d'assumer ces deux pôles de son existence dans une dialectique constante. Etre renvoyée à son dynamisme missionnaire par la conscience même de son identité, et dans un dynamisme missionnaire qui ne peut s'octroyer un temps de pause, reconnaître son identité.

Carnet de la Mission

Dans le précédent numéro, nous avons commis une erreur que nous rectifions en priant nos lecteurs et amis de nous excuser :

La mère de Bernard STRIFFLING (Paris), celle d'Hubert TRENTESAUX (Abidjan), le père de Michel COUTAUX (Gennevilliers) sont décédés récemment.

Que leurs familles et leurs amis trouvent ici le témoignage de notre amitié et de notre prière.

Numéros disponibles

- n° 50 : **Eglise locale et pouvoir en place** (Equipe de Gennevilliers — M. Massard) Table thématique Janv. 67 - Déc. 74.
- n° 51 : **Prêtre dans la navigation** (Roland Doriot) — « Parole d'espérance réalisée » (Pierre Laurent) — **Du journalier agricole à l'ouvrier d'usine** (Eugène Gernigon) — Région Nord et Ouest.
- n° 52 : **Annnonce de la Parole du ministère presbytéral** (Atelier Equipes urbaines) — **Recherche, parole et ministère** (René Salaün).
- n° 53 : **Echos de la session des 12-13 juillet 75** (Jacques Meunier, Marcel Massard) — **La Parole de la brebis retrouvée** (Pierre Derouet).
- n° 54 : **Des jeunes veulent être prêtres : Qui sont-ils ?... Une longue marche** (J. P. Marchand). **Sept jeunes s'engagent pour l'annonce de l'Evangile.**
- n° 55 : **La « Religion populaire » et la Mission** (Jean Vinatier). **Un petit gars de quinze ans** (Guy Gilbert). **L'homme, la recherche de Dieu et la Béatitude des pauvres** (Marcel Massard).
- n° 56 : **Numéro spécial Tiers-Monde.**
- n° 57 : **Les Recherches d'un atelier : « Prêtres-Ouvriers » 1971-1976.**
- n° 58 : **Expression de la région Midi-Pyrénées** (Pierre Derouet). **L'Evangile de Jean** (Jean Vinatier).
- n° 59 : **Echos de Mazille (3 juillet 76). Sur le marxisme comme science et sur la foi** (Jean-Marie Ploux).